

Une histoire régionale de la guerre : Hérat

Les différences régionales sont particulièrement marquées en Afghanistan, au point que beaucoup d'analyses ou de résultats ne peuvent avoir qu'une validité restreinte. Une étude de cas s'impose donc particulièrement pour vérifier la pertinence des hypothèses générales énoncées et donner plus de réalité aux idéal-types construits dans les chapîtres précédents, en particulier les types de légitimité et le type idéal du commandant. Le choix de la province d'Hérat comme étude de cas se justifie du fait que cette province est un espace politique bien individualisé, où la concurrence entre les différents types de légitimité apparaît clairement. D'autre part, la guérilla d'Ismael Khan est un des rares passages à une organisation complexe, structurée ici comme contre-Etat. La chronologie des évènements est particulièrement difficile à retracer dans la province d'Hérat, nos résultats ne sont qu'une ébauche et ne doivent pas être pris comme une histoire rigoureusement précise¹.

La guerre d'Afghanistan gagne parfois à être racontée d'un point de vue local, la situation au Panjshir ou à Qandahar diffère sensiblement, en dehors de quelques grandes ruptures nationales. Hérat, la grande ville de l'ouest afghan, a été le théâtre d'une guerre acharnée, qui a détruit la ville en grande partie. Peu couverte par les journalistes jusqu'en 1989, du fait de son éloignement du Pakistan, la situation à Hérat n'a jamais été une priorité pour le gouvernement ou le parti communiste, comme pouvait l'être la périphérie de la capitale. Cependant, la pugnacité des *moujahiddin* a contraint Kaboul à immobiliser de nombreuses troupes pour défendre le périmètre urbain. Par ailleurs, les conflits entre *moujahiddin* présentent ici un intérêt particulier.

Hérat avant guerre

En présentant une étude locale nous supposons implicitement un espace cohérent avec des frontières plus ou moins définies. Quel est l'espace dont nous allons parler maintenant ? En fait, l'espace qui nous intéresse en premier lieu est défini politiquement, il en recoupe en partie d'autres, géographique, économique, administratif.

La région d'Hérat-Farah est une extension du plateau iranien, suite de larges vallées séparées par des montagnes de faible altitude ou des collines². Le système hydrolique est organisé autour de la rivière de l'Hari Rud et de la Murghab (qui ne se rencontrent pas) mais font partie du même système écologique (Duprée 1980: 37). Les montagnes Safed Koh, au nord et Qasa Murg, au sud, limitent la vallée de l'Hari Rud qui va s'élargissant vers l'Iran. Il n'y a pas de montagnes élevées au sud (sauf au sud de

¹ L'histoire récente de la province a été reconstituée à partir d'entretiens effectués à Hérat en 1988, 1989 et 1992, à quoi il faut ajouter les contacts avec des informateurs, hératis ou non, au Pakistan ou à Kaboul entre 1988 et 1992. Pour une histoire de la ville, surtout jusqu'au début du XX^e siècle, voir Stack, S.C. *Hérat, a Political and Social history*, California, Los Angeles, 1975.

² L'absence de barrière naturelle explique que des vents violents traversent la région, d'Hérat vers le Balutchistan, en particulier le célèbre Bâd-é sad o bist ruz (vent des cent vingt jours) à Hérat (Duprée 1980: 26).

Shindand), la plaine s'étend jusqu'au Farah. Vers le Badghis, les collines n'entravent pas la circulation, mais présentent un intérêt militaire. Il y a donc une relative facilité de circulation dans la zone. En particulier, l'hiver ne bloque que rarement les cols, sauf vers Qala-é Naw (pour les voitures) pendant quelques mois de l'année. La région d'Hérat n'est donc pas un espace fermé, comme certaines vallées du Hazarajat ou du Badakhshan mais, au contraire, un espace ouvert, où la ville d'Hérat représente un lieu de rencontre et d'échange.

D'un point de vue économique, la ville d'Hérat, la plus importante de l'ouest de l'Afghanistan est en relation étroite avec un arrière-pays étendu. La vallée de l'Hari Rud dépend de la ville pour son approvisionnement et la vente de la production agricole. L'espace économique hérati comprend aussi la province du Badghis dont la vente de pistaches, une des ressources majeures de la province, passe par Hérat. Au sud, le district de Shindand, et même plus largement la province du Farah, est dans l'orbite économique d'Hérat, de même que certains districts du Ghor comme Tulak ou Taiwara. La ville d'Hérat constitue, d'autre part, le point de passage pour aller au Turkménistan et en Iran, ce qui renforce son rôle dans l'économie régionale.

Les frontières administratives ne reflètent que partiellement cette unité économique. Ainsi, la province d'Hérat, une des quatre grandes provinces créées par Abdul Rahman Khan à la fin du XIX^e siècle, a été progressivement réduite dans le mouvement général de l'établissement de divisions administratives plus petites et donc plus facilement contrôlables par l'Etat central. La province d'Hérat comprend actuellement onze districts³ en plus de la ville d'Hérat. La principale modification des frontières provinciales a été l'inclusion selon les périodes de Shindand dans la province d'Hérat (comme aujourd'hui) ou du Farah. Actuellement, Hérat constitue le pôle politique dominant de tout l'ouest afghan.

Politiquement, il semble que la région dépendante d'Hérat pendant la guerre⁴, soit nettement plus large que la province définie administrativement et corresponde, en fait, à des frontières ethniques. Au nord, la véritable frontière se franchit avec l'entrée dans les zones ouzbeks du nord, qui commencent à peu près à la limite du Faryab. L'attraction des villes de Maïmana ou même de Shiberghan se fait d'autant plus sentir que le système de routes est très limité entre Hérat et le Faryab. Au sud, la frontière n'est pas marquée nettement puisque les populations pashtounes deviennent progressivement dominantes à partir d'Adraskan. Si le district de Shindand est nettement sous l'influence d'Hérat⁵, les liens plus au sud sont moins évidents. Cependant, aussi loin que la province de l'Helmand, Hérat fait concurrence à Qandahar. Enfin, à l'est, l'influence d'Hérat est sensible sur une partie importante de la province du Ghor, notamment les districts de Taiwara et Tulak et jusqu'à Charchaghan qui ne peut pas se poser en rivale d'Hérat. La région d'Hérat se définit donc par rapport à un

³ Kushk, Pashtoun Zargoun, Obeh, Chest-é Sharif, Adraskan, Karukh, Guzara, Zindajan, Gulran, Enjeel, Ghorian. Sous Abdul Rahman Khan la levée des impôts se faisait en référence à des divisions administratives particulièrement complexes (Kakar 79: 77).

⁴ Du point de vue des mudjaheddin mais aussi du gouvernement.

⁵ Shindand est à dominante pashtoune, avec une forte minorité tadjik, mais la base aérienne en fait un enjeu décisif pour le pouvoir à Hérat, ce qui explique, avec la permanence des liens économiques, l'inclusion de Shindand dans la zone d'influence d'Hérat.

centre de la ville d'Hérat qui domine économiquement et politiquement une région plus ou moins étendue selon l'état de la concurrence des autres centres et son propre niveau d'organisation.

La population

La population de la province d'Hérat n'a pas été recensée avec certitude dans la période précédant immédiatement la guerre. Selon différentes estimations, la province compte environ 1,5 million d'habitants, dont un dixième dans la ville d'Hérat (Etienne 1972: 217)⁶. La population de la ville d'Hérat a connu, comme toutes celles d'Afghanistan, un déclin important au XIX^e siècle. Ainsi, en 1810, la ville comptait encore 100.000 habitants, pour seulement 20.000 en 1845 (Gregorian 1969: 53) et 17.623 en 1885, dont 10.000 Farsiwans (sunnites et shiites confondus), 6000 Afghans (Pashtouns), plus de 1200 Juifs et 60 Hindous (Kakar 1979: 140). Ce spectaculaire déclin est principalement dû aux nouvelles routes commerciales maritimes qui permettent d'éviter l'Afghanistan et aussi à l'insécurité liée à l'absence d'Etat et à la difficulté des successions en Afghanistan. Au tournant du siècle la population atteignait 50.000 habitants (Gregorian 1969: 149) et semble ensuite avoir augmenté de façon régulière.

L'augmentation de la population est importante dans les années soixante-dix, avec un début de surpeuplement relatif. Dans certaines zones irriguées, la densité de la population atteint près de 1000 personnes au km² (Grønhaug 1978: 83). La mobilité de la population est un trait relevé par certains chercheurs "In a neighbourhood of about twenty household, one third may have lived there two generations or more, another third a decade or two, and the rest only a few years" (Grønhaug 1978: 82-83). Cette mobilité de la population semble liée, comme nous le verrons plus loin, au statut de la terre.

La vallée d'Hérat a accueilli diverses populations au cours des siècles, en raison des nombreuses installations plus ou moins pacifiques de populations attirées par ces terres fertiles (Stack 1975).

Les Tajiks, populations persanophones détribalisées, forment probablement une majorité de la population dans la province. Ils sont présents dans la ville mais aussi dans les zones rurales. On trouve d'autres groupes persanophones, comme les Khalaj à Zindajan, venus d'Iran il y a plusieurs générations.

Le terme d'Aymaq regroupe en fait des populations persanophones mais tribalisées. Le terme générique d'Aymaq recouvre en fait plusieurs tribus qui ont peu de choses en commun. Le terme d'Aymaq n'est pas une dénomination ethnique. Les Chahar Aymaq sont un regroupement administratif des quatre tribus persanophones Hazara, Firozkhohi, Jamshidi, Taimani qui représentent les tribus les plus nombreuses. Il n'y a pas d'unité politique entre ces tribus. Au XVII^e siècle, des conflits récurrents

⁶ Le chiffre d'un million est retenu par Stack (Stack 1975: 2 et suivantes) qui précise que les chiffres sont des extrapolations à partir des impôts payés par les 230.000 hommes de la province. La proportion de 10% de la population vivant dans la ville est maintenue par celle-ci.

opposèrent même les Hazara aux Jamshidi, qui aidèrent les tribus Turkmènes dans leurs razzias pour trouver des esclaves shiites. La ville d'Hérat a toujours été le centre politique et culturel pour les tribus Aymaqs. A Hérat, les Aymaqs sont présents surtout à Kushk (tribu Jamshidi)⁷, à Taiwara (tribu Taïmani), vers Qala-é Naw (tribu Hazaras)⁸ et vers Charcharan, Qadès et Jawand (tribu Firozkohi)⁹. Pour leur part, les Teimuri sont concentrés du côté de Chest-é Sarif et à Dara-é Takht. Les Aymaqs sont aussi présents dans les montagnes qui entourent la vallée (à l'est et au nord de la ville). Au total, Stack estime leur nombre à 200.000 dans la province (Stack 1975: 2 et suivantes). Ils sont souvent éleveurs et font le commerce de la laine d'où des positions économiques importantes dans la ville. Masha'al, un Taimani, fut d'ailleurs maire d'Hérat (Janata 1978).

Les Pashtouns sont essentiellement installés au sud et à l'est de la province. Au sud, à partir d'Asdraskan et vers Shindand, ce sont des Pashtouns Durrani. Leur présence remonte au transfert d'un nombre important d'Abdalis par Shah Abbas (1588-1624) de Qandahar vers Hérat pour briser la puissance de cette tribu. Plus tard, au cours du XVIII^e siècle, de nouvelles installations de Durrani sont organisées (Kakar 1979: 115). Autour d'Obeh et de Pashtoun Zargoun, les Pashtouns Ghilzai sont installés depuis la fin du XIX^e siècle¹⁰ et restent en partie pashtounophones alors que les Durrani présents depuis Ahmad Shah Durrani (les Kakar sont même arrivés avant) sont persanophones. Des groupes de Mohmand sont également présents depuis la fin du XIX^e siècle et dans les années vingt ; ils sont également persanophones. D'autre part, la politique d'Abdul Rahman Khan a aussi conduit des groupes pashtouns¹¹ à s'installer dans le nord de la province et au Badghis à la fin du XIX^e siècle (Tapper 1973: 223). Les Pashtouns occupent donc les terres les plus fertiles (puisque en amont du fleuve). Leur position dans l'administration était autrefois hégémonique. A la fin du XIX^e siècle, 11 chefs de districts sur 16 étaient des chefs de clan Durrani (Kakar 79: 59). Dans la période d'avant-guerre, il était fréquent que le gouverneur de la province soit un Pashtoun mais le maire était le plus souvent un Tajik (Stack 1975: chapitre VII).

Les Balutchs sont installés sur la route Islam Qla-Hérat et à la frontière afghano-iranienne. Organisés en tribus, dont certaines nomades, ils vont chaque année à Hérat pour commercer (Stack 1975: 2). Les Balutches installés à Hérat sont souvent devenus persanophones et ont perdu en partie leur identité tribale (Balland 1982: 140). On note aussi une petite communauté monghole au sud de la ville, avec une partie de la population qui parle encore moghol (Schurmann 1964). De façon étonnante, ces

⁷ Lollah Rahma, chef des Jamshidis de Kushk, a été élu au Parlement entre 1957 et 1973.

⁸ Le Sénateur de Qala-é naw est un Hazara, élu malgré l'opposition des Pashtouns.

⁹ Sur les Firozkohi voir Alfred Janata, "On the Origin of the Firuzkuhis in western Afghanistan", *Archiv für Volkerkunde*, Vienna, 25:57-65.

¹⁰ En fait, il y a une présence Ghilzai à Hérat au début du XVII^e siècle avec l'éphémère empire Ghilzai. Cependant, Nadir Shah les transplante à nouveau vers Qandahar pour mieux les contrôler (Gregorian 1969: 45) mais il en est resté certains (X. de Planhol 197 : 286).

¹¹ Pour l'étude précise d'un de ces groupes déplacés voir Bahram Tavalokian, "Sheikhanzai nomads and the Afghan State : a study of indigenous authority and foreign rule", in *Revolution and Rebellions in Afghanistan*, N. Shahrani et A. Canfield, Californie, 1984.

populations ont un type physique caucasien, et non asiatique, et adoptent de plus en plus le persan depuis le siècle dernier. Une petite communauté Tekke (Turkmène) s'est installée dans la province dans les années 1880, la majorité des Turkmènes qui s'installent dans ces années sont Ersari (Centlivres?). Depuis les années trente, des Turkmènes et des Kazakhs sont aussi installés dans la province, ayant fui la soviétisation. Ils sont très présents dans le commerce de la laine et sont aujourd'hui persanophones (Stack 1975: 501). On trouve également des Qipshaks persanophones près d'Obeh et des Turcs Tâheri à Zindajan. Des Jats sont aussi installés dans la province. Leur identité se définit surtout par leur mode de vie, en particulier la possibilité pour leurs femmes de sortir non voilées et de travailler. Les populations Jats se fondent dans le reste de la population quand elles adoptent le mode de vie dominant (Digard 1988: 109).

Au début du XIX^e siècle, une majorité de la ville d'Hérat était peuplée de chiites (Stack 1975: 61). Le déclin de la population chiites est dû aux deux tentatives malheureuses des Persans de s'emparer de la ville, qui conduisirent à un exode des chiites, suspectés d'être favorables à la Perse, une partie de la population fut même vendue aux Turkmènes comme esclaves par le gouverneur, Yar Muhammad Khan Alkozai. Il est difficile de donner une estimation exacte du nombre de chiites vivant actuellement dans la ville, mais le chiffre d'un quart de la population totale est probable. Stack (Stack 1975) estime leur nombre à un peu moins de la moitié de la population totale, alors qu'Olivier Roy (Roy 1985: 240) fixe le plafond à un quart. L'estimation des représentants actuels de la communauté chiite se rapproche de ce dernier chiffre¹². La population chiite est essentiellement concentrée dans la vieille ville, les campagnes sont très majoritairement sunnites. La population chiite n'est, d'autre part, pas homogène. Une petite population Qizilbashe est arrivée à Hérat sous les Safavides mais elle ne semble plus très distincte des chiites "farsiwân" qui sont la majorité. D'autre part, les Hazaras sont arrivés à la fin du XIX^e siècle et au cours du XX^e siècle, ils sont établis dans quelques villages le long de la route Hérat-Islam Qala. Beaucoup étaient également employés comme serviteurs dans les maisons et leurs femmes étaient dévoilées. Les chiites d'Hérat gardent d'importantes relations avec l'Iran, les voyages sont fréquents pour déposer de l'argent et/ou accomplir des pèlerinages (à Mashad par exemple). Pour l'anniversaire du Shah d'Iran, des manifestations avec des portraits du Shah étaient organisées dans la communauté chiite (Stack 1975: chapitre VII). Les relations entre chiites et sunnites ont souvent été marquées par des affrontements et des émeutes. Au moment des campagnes au Hazarajat d'Abdul Rahman Khan, les Qizilbashes d'Hérat ont été opprimés par les sunnites qui utilisaient de faux témoignages en justice (Kakar 1979: 53). Des tentatives de conversion forcée ont également lieu à Hérat, conduisant à la transformation de nombreuses *takia khana* en mosquées et à l'exode d'un millier de Qizilbashes en Perse. Les derniers affrontements remontent à 1929, au moment de la prise du pouvoir par Bacca-é Saqao, les partisans de ce dernier étant très opposés aux chiites. Les relations avec la communauté sunnite étaient bonnes dans les années soixante-dix.

Il existait avant-guerre une petite communauté juive à Hérat, avec quatre synagogues dans la ville. Ces derniers actifs dans le commerce entre Merv et Hérat (Kakar 1979: 149) ainsi que les Arméniens et les Indous qui avaient un rôle dominant

¹² Entretien avec le commandant Azimi, automne 93.

au XIX^e siècle dans le commerce et le prêt. Les monopoles d'Etat installés par Abdul Rahman Khan vont progressivement marginaliser ces communautés, à Hérat comme dans tout l'Afghanistan. Toutes ces minorités ont fui pendant la guerre. Des mollahs gardent aujourd'hui la synagogue dont les clés leur ont été remises par la communauté juive lors de son départ.

Si les identités ethniques et religieuses existaient à Hérat, il semble, d'après les témoignages des habitants de la ville et des environs, que les frontières étaient peu marquées entre les ethnies. En particulier, les mariages sont fréquents, et ouvertement admis, entre conjoints de groupes ethniques différents. Un Tâjik peut ainsi épouser une Pashtoune. L'opposition sunnite-shiite paraît plus discriminante que les appartenances ethniques. Cette perméabilité des ethnies s'explique d'abord par le fait qu'il existe une forte mobilité *individuelle* géographique de la population, les hératis ne le sont souvent pas depuis longtemps. D'autre part, il n'y a pas de regroupement géographique des ethnies. Dans la plupart des villages, celles-ci sont mélangées. De plus, il n'y a pas d'organisation de type tribale (*jirga* par exemple) qui fonctionne, du moins près de la ville. L'identité ethnique ne renvoie donc pas à un mode d'organisation sociale. Il semble même qu'il y ait peu d'organisation qui permette une mobilisation, sur une base ethnique ou même familiale (Grønhaug 1978: 83 et Stack 1975). L'entretien de la mosquée, souvent le seul lieu commun du village, est une des principales occasions de coopération entre les villageois. L'islam ne favorise pas la mise en avant des identités ethniques, même si, parfois, les communautés ont chacune leur mosquée. D'un point de vue linguistique, le persan est très largement dominant dans la vallée, il tend même à supplanter le pashto dans les groupes pashtounes (il n'y a guère qu'à Obeh qu'on trouve encore des communautés pashtounophones importantes). Cette unité linguistique marque aussi une différence par rapport aux autres provinces, du fait que le persan hérati a quelques particularités. On peut finalement parler d'une identité hératie plus forte que l'identité ethnique, dans la ville et ses alentours. En dehors de leur province, les hératis, manifestent leur identité commune, plus que leur appartenance ethnique, bien que certains auteurs aient noté que les hératis revendiquaient moins fièrement que d'autres leur origine provinciale (Stack 1975). L'identité hératie est urbaine, en dehors de la ville ou des bourgs l'appartenance ethnique est plus directement affirmée. Les groupes tribalisés, Balutchs ou Aymaqs, gardent une forte cohésion, comme, en allant vers le sud, les Pashtouns, qui deviennent majoritaires à partir d'Asdraskan.

Vie religieuse et culturelle

La ville d'Hérat est un centre traditionnel d'enseignement religieux en Afghanistan. Même si le prestige des mollahs semblait en déclin avant guerre (Stack 1975: chapitre VII), le prestige des *ulema* a toujours été considérable. Le nombre de mosquées est de 68 avant guerre (dont 6 officiellement shiïtes), un nombre considérable pour une ville de cette taille, par comparaison, Kaboul a 120 mosquées environ (Duprée 1980: 108). Parmi les personnalités marquantes d'avant guerre, on note *mawlawi* Bâheddin Wâhed Seljuqi, responsable de la mosquée du vendredi.

Les mosquées de la ville étaient sous contrôle gouvernemental alors que celles de campagnes vivaient des dons des communautés. En effet, depuis la fin du XIX^e siècle, le gouvernement a tenté de contrôler les *madrassa*. Il n'est pas établi que le gouvernement d'Abdul Rahman Khan ait réussi à financer les *madrassa* d'Hérat (Kakar 79: 162), mais une *madrassa* gouvernementale fonctionnait dans la grande mosquée avant-guerre. Les *ulema* étaient donc des fonctionnaires, payés par le gouvernement.

En dehors des centres d'enseignement, chaque village a sa ou ses mosquée(s). En général, à Hérat, les mollahs sont professionnels, ils sont payés par la communauté pour remplir leurs fonctions et ne sont généralement pas agriculteurs. D'autre part, les mollahs de village sont souvent mobiles, ils restent quelques années puis changent de village ou de région. Il n'existe pas au niveau des simples mollahs de réseaux constitués de la même façon que pour les *ulema*.

La province d'Hérat est un des centres soufis les plus importants d'Afghanistan. Le déclin des confréries que l'on a remarqué ailleurs en Afghanistan semble ici moins marqué, les *murid* sont souvent jeunes et citadins, ce qui marque une différence avec les autres villes, particulièrement Kaboul.

Les tombeaux (*ziarat*) de nombreux *pir* amènent une fréquentation régulière de pèlerins. Le tombeau d'Abdullah Ansari (1005-1088) est particulièrement fréquenté ainsi que celui de Jâmi (1414-1492), deux célèbres poètes Naqshbandis. D'autres tombeaux de moindre importance existent aussi qui sont le but de nombreux pèlerinages dans la vallée. Ainsi, Mollah Muhammad Ali, surnommé "Gandom (blé) Ali" en raison du prodige qu'il aurait accompli en remplissant les greniers d'Hérat menacée par la famine, a son tombeau à Khusro Jân, à Pashtun Zargun, où il est arrivé durant le règne d'Amad Shah Durrani qui lui donna le village de Khusro Jân. Mollah Muhammad Ali serait d'affiliation tribale Nolakhi mais ses descendants sont persanophones, affiliés à la Naqshbandi et à la Chestiyya (Wannell 1991, rapport Obek : 9). Ses héritiers sont devenus des propriétaires fonciers importants à Pashtoun Zargoun. A Tagao Sur, les *sadat* descendent de Kwajah Muhammad Kâmel, un *pir* reconnu. A Karrukh, vivent les descendants de Sufi Islam, qui prêcha le *jihad* contre les Persans au XIX^e siècle, ce qui explique l'attitude conciliante d'Abdul Rahman à son égard (Kakar 1979: 153).

Toutes les confréries présentes en Afghanistan se retrouvent à Hérat. Les réseaux soufis sont souvent trans-frontaliers, en particulier les Naqshbandis, et comprennent des sunnites du Khorassan iranien. D'autre part, les *khalifa*, soufis itinérants jouent un rôle important dans la religiosité populaire.

La confrérie Naqshbandi est implantée surtout dans l'est de la province, dans la région d'Obek ainsi qu'à Ghorian (à l'ouest), Hauz-é Karbas... D'après Stack, il y aurait eu beaucoup de Naqshbandis parmi les officiers supérieurs présents à Hérat avant-guerre (Stack 1975: 526).

A Chest-é Sharif, la confrérie Chestiya (originaire de Syrie) a joué un rôle important bien qu'il ne semble plus y avoir d'activité confrérique en tant que telle depuis quelques années et qu'on signale la présence de Naqshbandis (Wannell 1991 rapport V: 6).

La confrérie Qaderi est principalement présente dans l'est de la province.

Les relations entre *pir* et *ulema* ne sont pas marquées par une hostilité, comme dans le sud de l'Afghanistan où le soufisme est maraboutique avec des pratiques à la limite du magique. La Qaderiyya pratique son *zehr* dans une mosquée du vendredi à Hérat. Les *khanaqah* servent aussi de *madrassa* (en particulier à Karukh, Obeh Chest-é Sarif) mais le nombre d'étudiants tendait à diminuer avant-guerre : rarement plus d'une quinzaine par *madrassa* (Utas 1980). Cependant, on note la persistance de tensions entre les *ulema* et les *sheikh* qui ne sont pas toujours très orthodoxes et ne s'intègrent pas dans les réseaux des *ulema*.

Des personnalités indépendantes des confréries émergent parfois qui se réclament d'une tradition soufie. Ainsi, *mawlawi* Faizani, un sunnite, est au départ d'un groupe, Madrasa-é Coran, qui regroupe sunnites et chiites. Il ne se reconnaît pas de maître spirituel et ne s'inscrit donc pas dans une tradition, ce qui facilite la coexistence de sunnites et de chiites dans son groupe. Madrasa-é Coran prendra plus tard un développement politique (Edwards 1986: 217).

La vie culturelle est importante à Hérat, le taux d'alphabétisation y est plus important qu'ailleurs. La culture hératie est marquée par l'importance de la musique et de la littérature, souvent d'inspiration soufie. Les poètes Ansari (1005-1088) ou Jâmi (1414-1492) sont encore une partie vivante du patrimoine actuel, comme l'art des miniatures de Bezâd (1440-1529)

La musique occupe une place particulière dans la culture hératie. Les femmes participent à la production musicale surtout par des chants, des danses et la pratique du *dâire*, bien que les restrictions religieuses soient fortes pour toute activité de ce type, notamment pour les femmes mariées. Des musiciens professionnels, *sâzande*, jouent pour les familles riches, particulièrement à l'occasion des mariages¹³.

L'influence culturelle de l'Iran est grande, jusque dans les façons de parler le persan, les Hératis empruntant souvent des tournures iraniennes. Alors que la communication avec l'URSS reste très limitée, le nombre de travailleurs ou de voyageurs afghans en Iran a considérablement augmenté dans les décennies avant la guerre. L'Iran représente donc un modèle de modernisation, même si les différences, en particulier religieuses, ne sont jamais oubliées.

Une ébauche de modernisation

Depuis les années soixante, la ville d'Hérat, et à un moindre degré la province, était entrée dans une période de modernisation économique malgré le peu d'investissement de l'Etat.

¹³ Voir Veronica Doubleday, "Women and music in Herat", *Afghanistan Journal*, n°1, 1982, qui donne une description ethnographique des activités féminines liées à la musique et à la danse. Les musiciennes professionnelles sont généralement recrutées parmi les Jats, moins attachées au purdah.

La vallée de l'Hari Rud est une des plus fertiles d'Afghanistan. Les principales cultures sont le blé, le riz, le coton et les fruits. La surface irriguée est légèrement inférieure à 40.000 km², soit 6,2% du total des surfaces irriguées en Afghanistan (Etienne 1972: 216). L'eau de l'Hari Rud est dérivée par des canaux, souvent longs de plusieurs dizaines de kilomètres. C'est d'ailleurs la présence de ce système complexe d'irrigation qui explique les multiples renaissances d'Hérat, souvent détruite par ses conquérants au cours des siècles.

En raison de la mauvaise répartition de l'eau, la moitié seulement des terres potentiellement fertiles est irriguée. Une des sources principales de conflits entre les villageois est liée à la répartition de l'eau. Le rôle du *mir ab* est de répartir l'eau entre les habitants du même village et de gérer les éventuelles contestations. Le véritable problème concerne la répartition de l'eau dans des zones plus larges où seule l'autorité gouvernementale pourrait s'appliquer. Dans la période d'avant-guerre, le manque d'eau commençait à apparaître comme un problème essentiel de l'agriculture. Les méthodes d'irrigation vieilles de plusieurs siècles ne pouvaient plus suffire à nourrir une population en pleine explosion démographique. La construction du barrage à Khedaj, finalement annulée en raison de la guerre, devait favoriser l'irrigation de la province.

Dans la province, la terre est généralement mise en fermage et les propriétaires fonciers vivent souvent dans les villes (à Hérat ou, plus rarement, à Kaboul). Certains fermiers possèdent aussi un peu de terres, mais la proportion de paysans indépendants est inférieure à la moyenne en Afghanistan¹⁴. Les fermiers dépendent du renouvellement annuel de leur contrat de métayage¹⁵ et en cas de sécheresse, comme en 1970-71, les fermiers (et les journaliers) sont souvent obligés de quitter leur village pour chercher ailleurs un emploi. Il n'y a pas de développement d'une solidarité entre fermiers et propriétaires alors que l'apparition d'un nombre important de journaliers en temps de crise contribue à l'individualisation (l'objectivation) des relations économiques (Grønhaug 1978: 83). La mécanisation était déjà bien avancée à Hérat, particulièrement à Enjeel, en raison du terrain plat et de la surface relativement importante des propriétés, quelques dizaines d'hectares, surtout en allant vers l'ouest de la province.

Le nomadisme restait important dans l'ouest de l'Afghanistan avant-guerre, particulièrement chez les Aymaqs, au nord et à l'ouest de la province, et chez les Pashtouns Durrani, au sud. Bernt Glätzer (Glätzer 1981) a étudié, surtout à Shindand, la renomadisation de certaines de ces communautés.

L'Etat a joué un rôle essentiel dans les débuts de l'industrialisation à Hérat. Dans les années quarante, de petites manufactures de soie sont installées à Hérat par le gouvernement et, en 1935, une école de tissage de tapis est créée (Gregorian 1969: 364). Le début d'industrialisation reste limité mais deux usines, de textile et de coton, situées sur la route de l'aéroport, employaient quelques centaines d'ouvriers. D'autre part, un abattoir industriel permettait l'exportation de la viande (sur la route Hérat-

¹⁴ Mais les terres hypothéquées sont également moins fréquentes (Duprée 73: 147).

¹⁵ A Hérat, les contrats de métayage prévoient en général 1/5^e de la récolte pour l'exploitant et jusqu'à la moitié s'il fournit les moyens de production.

Islam Qalat). La cimenterie (à Kaftar Khan) restera à l'état de projet du fait de la guerre ainsi que le barrage hydro-électrique près de Chest Salma. Le rôle du marché iranien reste déterminant dans l'économie locale, comme pôle d'attraction de la main d'oeuvre et modèle de consommation. La bourgeoisie hératie a souvent préféré investir en Iran, ce qui a empêché la formation de capitaux locaux. Le commerce est donc essentiel dans l'activité de la ville, par les hommes employés et les capitaux mis en oeuvre. Parallèlement à ce début d'industrialisation, les observateurs notent avant guerre un déclin des artisanats traditionnels, notamment celui de la soie (pour les hommes)¹⁶ et des tapis (pour les femmes) (Stack 1975: 501 et suivantes). Les artisans et les commerçants, plus de 5000 dans la vieille ville (Stack 1975: chapitre VII), sont organisés en guildes dont le chef (*wakil-é Sinfi*) est nommé par le gouvernement. Autrefois puissants, ces *wakil-é sinfi* n'avaient plus guère de pouvoirs avant-guerre. De façon générale, il n'y a que peu d'organisations sociales, de groupes organisés à Hérat qui puissent faire obstacle ou concurrence à l'Etat. En raison de cette tradition artisanale, la ville d'Hérat dispose d'un capital important en main d'oeuvre bien formée.

Hérat a été intégrée tardivement dans l'espace national afghan. La Perse a longtemps revendiqué la ville pour des raisons historiques et religieuses. Il faut attendre le traité de Paris de 1857 pour voir la Perse renoncer à la ville et c'est seulement sous Abdul Rahman Khan qu'Hérat perd son statut de semi-autonomie, pour être véritablement partie de l'espace national¹⁷. La frontière avec l'Iran n'est, en fait, ni linguistique ni ethnique mais religieuse et correspond, à peu près, à la limite des empires Safavide shiite et Moghol sunnite du XVI^e siècle. Il serait cependant injustifié de la tenir pour "artificielle"¹⁸ puisque ses effets sociaux sont tout à fait réels, d'autant que la différence des niveaux de vie avec l'Iran est importante. Encore en 1929, lors de la révolte contre Amanullah, la ville d'Hérat passe aux mains des partisans d'Amanullah et fait plus ou moins sécession du reste du pays. Le vice-roi de la province d'Hérat, Abd al Rahim, dénonce la "monarchie absolue" et crée une forme républicaine de gouvernement, aux mains d'un Comité de cinquante religieux, notables et fonctionnaires¹⁹. L'inclusion dans l'espace national est donc encore en question. Ce statut historiquement contesté et la position d'Hérat aux frontières de l'Iran et de l'URSS expliquent la présence d'un important corps d'armée dans la ville. Le fort d'Hérat était d'ailleurs la place forte la plus importante d'Asie Centrale au XIX^e siècle.

¹⁶ Plusieurs milliers de personnes vivaient encore de l'artisanat de la soie avant-guerre mais, sous Abdul Rahman Khan, la plupart des maisons s'y consacraient (Kakar 79: 193). Pour une description ethnographique voir Marguerite Reut, *La soie en Afghanistan. L'élevage du ver à soie en Afghanistan et l'artisanat de la soie à Hérat*, Weisbaden, Dr Ludwig Reichert Verlag, 1983.

¹⁷ Encore en 1929, la ville qui est finalement tombée le 4 mai aux mains d'Abdul Rahim, un lieutenant de Bacha-é Saqao, est brièvement proclamée indépendante avant de faire allégeance à Nadir Khan en 1930 (Poullada 73: 183).

¹⁸ Comme le fait Stack (Stack 1975: chapitre VII).

¹⁹ En 1932, le journal *Baladiyeh-i Hérat* (La municipalité d'Hérat), qui préconise une décentralisation du pouvoir, est rapidement interdit (Afghanistan Journal, n°3, 1976, p. 75).

Jusqu'aux années soixante, l'isolement de la capitale est important²⁰, mais, avec la construction de la route Hérat-Qandahar-Kaboul, la capitale est à un peu plus d'une journée de route. De façon symptomatique, il n'y a de route goudronnée, ni au nord ni au centre (et ces deux pistes sont difficilement praticables). L'Etat central n'a pas fait bénéficier Hérat, pourtant potentiellement riche, d'investissements importants, rien de comparable en tout cas aux investissements entrepris à Qandahar par exemple. Hérat est peu visitée par les fonctionnaires du gouvernement²¹ alors que le potentiel de développement agricole et industriel est important. Par exemple, il n'y a que quatre experts étrangers au début des années soixante-dix (Etienne 1972: 218). On peut ramener ce désintérêt à la préférence du gouvernement pour les zones pashtounes et à l'absence de connection forte entre les hératis et les milieux gouvernementaux (à la différence du Laghman par exemple). Cependant, la construction d'une ville nouvelle, dont les premiers plans sont tracés par des ingénieurs soviétiques dans les années trente, puis repris dans les années cinquante par des ingénieurs allemands, est directement liée à l'action de l'Etat²². Ces innovations ne s'expliquent pas par la pression démographique mais par un souci idéologique de modernisation des villes (Qandahar, Kaboul et Jalalabad subissent des transformations proches). La ville nouvelle est adaptée à la circulation automobile et ses rues quadrillent les quartiers administratifs et résidentiels où s'installent les élites urbaines.

L'ébauche de modernisation économique que nous venons de décrire va de pair avec des changements culturels, cependant moins marqués que dans la capitale. Par exemple, le costume occidental se répand grâce aux fripiers ("marché américain"), les lycéennes doivent adopter le costume occidental pour aller à l'école. Cependant, à la différence de Kaboul, la majorité des femmes sont voilées, à l'exception des domestiques Hazaras et des femmes Kazakhs. D'autre part, les femmes font en général la prière à domicile (ou plus rarement dans les parties des mosquées réservées aux femmes).

Les mouvements politiques

La jeunesse hératie est en partie politisée avant-guerre avec une domination des maoïstes caractéristique de cette ville.

Les maoïstes avaient le plus d'influence chez les jeunes avant-guerre. L'Iran voisin favorisait le passage de publications marxistes, alors que le PDPA était soit pashtoun (Khalq), soit plus kabouli (Parcham). On peut penser que les jeunes éduqués d'Hérat étaient maoïstes car influencés par le marxisme mais soucieux de se

²⁰ Sous Abdul Rahman Khan il faut près d'une semaine pour faire le trajet par le Hazarajat, il fallait auparavant 19 jours par Qandahar (Kakar 79:33).

²¹ Bien que les Hératis aient été importants dans l'administration de l'Etat, en particulier sous Abdul Rahman Khan (Kakar 79: 29).

²² Voir Najimi, Abdul Wasay, *Hérat, the islamic city. A study in urban conservation*, London, Curzan Press, 1988, particulièrement les chapîtres II et IV.

différencier du PDPA. Il ne faut d'ailleurs pas imaginer une idéologie maoïste très articulée, on a affaire à une idéologie "gauchiste" assez floue.

Plus qu'un parti formellement organisé, les maoïstes représentaient une mouvance, sans chef reconnu. En effet, les différents leaders se disputaient la primauté et travaillaient de façon très indépendante des organisations de Kaboul.

Les maoïstes se recrutaient sans distinction sunnite-shiite. Sur les cinq leaders qui semblent avoir été importants, on trouve deux shiites (Tâjiks), Karim et Fazlullah et trois sunnites Abdullah Khâstorez, Qudus et Fahtullah²³. Ils recrutent en général dans les classes aisées (Qudus et Fazlullah, pourtant issus de milieux pauvres, sont allés à l'Université). Même si leur credo idéologique les pose en défenseur du peuple opprimé, ils n'ont pas d'implantation chez les paysans ou les commerçants du bazar. Dans les années soixante-dix, leurs activités se résument à des manifestations dans le bazar une ou deux fois par semaine (ils participent activement à une grève des instituteurs). Ils sont influents dans la population féminine (jeune et éduquée) en raison de leurs positions avancées sur le statut des femmes.

Les islamistes avant-guerre étaient peu nombreux à Hérat. Les deux militants les plus connus étaient Sayyed Nurullah Emad et Sayyed Delju²⁴. Le premier, un Tadjik originaire du village de Qaria Sufian, devint professeur d'histoire-géographie au lycée Jâmi d'Hérat après un passage à la Faculté de Sciences de Kaboul dans les années soixante-dix. Il est, par ailleurs, fils d'un *alem*. Nurullah Emad jouera ensuite un rôle important comme conseiller de Râbanni à Peshawar pendant la guerre. Le second, Sayyed Delju, fut d'abord responsable du bureau du Jamiat à Mashad puis il rejoindra le Hezb-é islami, après avoir été accusé de corruption.

Il est important de noter qu'il ne semble pas y avoir eu d'*ulema* au sein du mouvement islamiste à Hérat. Ces derniers n'avaient pas d'activités politiques avant la guerre²⁵.

Les communistes semblent avoir été implantés plutôt dans les villages environnants que dans la ville²⁶. Les khalqis recrutaient principalement chez les instituteurs et les étudiants à Pashtoun Zargoun ou Obeh.

²³ A ces cinq leaders, il faut ajouter Sheer Ahangar, qui joue un rôle important dans l'insurrection de la ville mais sur lequel nous n'avons guère de renseignements.

²⁴ Nous parlons plus loin de la famille Afzali, plus active à Kaboul qu'à Hérat dans la période d'avant-guerre.

²⁵ Interview avec l'actuel directeur de la madrassa Jâmi, mawlawi Abdul Haq.

²⁶ Il semble y avoir eu des agitateurs communistes dans les années vingt à Hérat (Gregorian 69: 237) mais la filiation avec les communistes des années soixante n'est pas établie.

Le dernier gouverneur de la province avant le coup d'Etat de 1978, G.A. Ayeen, soutient que le chef de la police et de l'éducation pour la province étaient tous deux communistes, comme dix pour cent environ des instituteurs (Amstutz 1986: 35).

De plus, certaines personnalités de la province comme le général Qader (un Zuri de Barnabad) avaient un engagement communiste clandestin, qui se révélera au moment du coup d'Etat de 1978.

Le soulèvement d'Hérat

Introduction

Le soulèvement d'Hérat est un évènement unique dans la période Taraki-Amin. Même si d'autres villes se sont soulevées, notamment Mazar-é Sharif, nulle part le pouvoir n'est passé totalement aux insurgés pendant plusieurs jours. Après la révolte d'Hérat, le pouvoir, qui a subi un coup psychologique très dur, prend conscience qu'il est contesté à l'intérieur même des villes (Westad 1994: 57) et la répression va encore s'accroître.

La répression du soulèvement amène aussi l'aviation soviétique à intervenir directement à partir d'URSS, préfigurant l'invasion qui n'aura lieu qu'en décembre.

La révolte du 24 hout est devenue un symbole, à Hérat même, mais aussi dans tout l'Afghanistan. C'est un des évènements qui marquent la rupture définitive entre le pouvoir khalqi et la population.

La révolte de la ville

La réforme agraire n'est pas une cause déterminante de la révolte à Hérat. L'essentiel de celle-ci est réalisée avant la révolte, sans beaucoup d'opposition en raison de l'absence de liens de solidarité entre les grands propriétaires souvent absents et les fermiers. (Roy 1985: 143 et Grønhaug 1978: 83).

Selon la presse gouvernementale, 50.000 hectares auraient été distribués à 25.000 familles jusqu'à l'été 1979 ²⁷, la même année 51 coopératives ont été formées dont il restait 34 en 1984 ²⁸. Il ne semble donc pas que le gouvernement ait eu de difficultés particulières à effectuer le partage des terres. La disparition ultérieure de la plupart des coopératives s'explique par l'action des *mudjahidin* et l'absence de soutien gouvernemental aux coopératives.

²⁷ Kabul New Times, 6 août 79.

²⁸ Kabul New Times, 10 mars 84.

Ce qui semble avoir été décisif, à Hérat comme dans beaucoup d'endroits²⁹, c'est la liquidation (assassinat ou emprisonnement) des élites religieuses et des notables par le pouvoir communiste. Dans le cas d'Hérat, les *pir*, qui représentaient la tradition religieuse dans ses aspects les plus "rétrogrades", ont été la cible prioritaire des khalqis. Des *pir* et des *ulema* importants ont été tués (mawlawi Naqibullah par exemple) ou emprisonnés, quelques uns sont partis en exil, en Iran ou au Pakistan.

Les premiers soulèvements ont eu lieu à Salimi puis à Ghorian et Zindajan, ces deux derniers quelques jours seulement avant le soulèvement général de la ville.

Ces révoltes n'étaient pas coordonnées et avaient des motivations immédiates diverses (un recensement à Salimi, des travaux obligatoires sur une route à Ghorian). Dans tous les cas, on se trouve en présence d'une situation de rupture par rapport à l'Etat qui dépasse sa sphère légitime d'intervention.

Le 24 hout (15 mars) 1979, la ville se révolte en même temps que la garnison gouvernementale et le pouvoir d'Etat s'effondre brutalement, le 25 hout la ville est aux mains des insurgés, qui réussissent le seul soulèvement urbain, avant que le gouvernement ne reprenne la ville, une semaine plus tard.

Il ne semble pas y avoir un incident précis à l'origine de la révolte. Les paysans des environs et les citadins se sont regroupés, souvent autour des mosquées, et ont convergé vers la ville, s'en prenant indistinctement à tous les symboles de l'Etat et du communisme. Les prêches des mollahs semblent avoir joué un rôle dans les premiers rassemblements.

Il semble que la révolte de la garnison de la 17^e division, préparée depuis quelques semaines par de jeunes officiers en liaison avec le bureau du Jamiat-é islami à Mashad, ait commencé après celle de la ville, l'armée se ralliant aux insurgés. Ce renfort de l'armée permit aux insurgés de disposer d'armes et de prendre dans la journée du 24 hout l'ensemble des bâtiments gouvernementaux.

D'après les témoins de cette période, les journées qui suivent sont totalement anarchiques, les pillages dans le bazar se multiplient, des rumeurs contradictoires circulent, aucune organisation des révoltés ne semble avoir prise sur les événements. Plusieurs conseillers soviétiques³⁰ sont tués (mais, contrairement à ce qui s'est parfois dit³¹, leurs corps n'ont pas été mutilés, ni traînés à travers la ville). La

²⁹ Par exemple au Logar, enquête automne 92.

³⁰ Lettre du consul de France à Kaboul, rapportant les dires d'un témoin qui aurait vu partir 170 cercueils pour l'URSS (document communiqué par E. Gille). Mark Urban (Urban 1990: 30) donne une estimation de 28 à 200 tués, sans préciser ses sources. A. Arnold parle de 40 conseillers tués immédiatement et d'une centaine sur le mois International Herald Tribune 29 mars 79, cité (Arnold 1981: 81).

³¹ Voir Mark Urban (Urban 1990: 30).

haine de la population contre les Soviétiques est liée à leur soutien aux khalqis, il n'y a pas de contentieux historique avec les Russes, comme le note avec raison Vercellin (Vercellin 1979: 62). On cite le cas d'un étranger pris pour un russe et sauvé in extremis de la foule (Girardet 1985: 115). Des techniciens d'Allemagne de l'Ouest mais aussi des Tchèques ont été épargnés (Hyman 1983:101).

Dans cette explosion sociale, cette "révolte sans chef" pour reprendre l'expression d'un témoin, quelques personnalités se détachent pourtant. Du côté des militaires, une coordination est établie, de façon assez informelle. Il semble que Sardar Khan, un artilleur maoïste, ait eu un rôle important ainsi que Gholam Rassoul Khan "Dagerman". Ce dernier est le supérieur d'Ismael Khan qui n'a pas eu le premier rôle à ce moment, pas plus qu'Allauddin Khan, qui deviendra son adjoint.

Du côté de la population civile, on garde l'impression d'une confusion encore plus grande. Gul Mohammad, un *khan* important de Gozargah, Pashtoun Barakzai, vient dans la ville avec quelques armes et prend la tête de l'un des premiers groupes (il sera tué au début de la guerre après avoir rejoint le Jamiat). De même, Kamar-é Dozd et Sheer Agha Shongar³², deux repris de justice, constituent des groupes d'hommes armés. De Bismillah-é Paktiâwal, (probablement un Pashtoun d'après son nom), nous savons peu de choses, sinon qu'il sera tué par Nur Mohammad (de Siaushan), un autre personnage connu de la révolte, subitement devenu fou.

On note l'absence, qui nous semble révélatrice, des *ulema* qui n'ont qu'une part minime dans la phase active de la révolte (même s'il semble bien que les prêches des mollahs aient appelé à la révolte les jours précédant celle-ci).

Un comité s'est constitué pendant la semaine où la ville a été libérée de la présence gouvernementale. Les témoignages des acteurs sont parfois contradictoires³³, mais il semble que Sheer Agha Shongar et Kamâr-é Dozd aient été les personnalités dominantes à ce moment.

En dehors de la ville, tous les *uluswali* sont pris, à l'exception du poste d'Obeh et de Pashtoun Zargoun. Les provinces limitrophes se révoltent également. Dans le Farah, où la plupart des *uluswali* sont pris quelques jours avant les événements d'Hérat, il ne semble pas y avoir de liens immédiat entre les deux soulèvements; (Roy 1985: 146). Au contraire, la révolte dans le Badghis suit celle d'Hérat de quelques jours (28 hout) et lui est directement liée, la nouvelle de la révolte d'Hérat parvenant rapidement à Qala-é naw (le chef-lieu de province). La province passe totalement sous le contrôle des insurgés pendant une semaine avant que les troupes gouvernementales n'arrivent.

Il semble que le succès de la révolte d'Hérat soit dû à la conjonction de deux phénomènes de nature différente.

³² Kamar-é Dozd est un voleur comme l'indique son surnom ; Sheer Agha, pour sa part, issu d'une famille riche, a dilapidé sa part d'héritage, il est connu pour ses goûts de luxe et son amour des prostituées, homme ou femme. Il a fait plusieurs séjours en prison. (biographie d'après un entretien avec un membre de sa famille, Badghis, automne 92).

³³ Il faut, bien sûr, se méfier de l'importance qu'on donne rétrospectivement à Ismael Khan, mais il semble aussi que les personnages qui émergent comme leaders n'étaient pas connus, d'où les confusions surtout quand ils ont été tués rapidement, et donc oubliés.

D'abord, la ville d'Hérat s'inscrit dans un continuum urbain qui va jusqu'à Zindajan (à l'ouest) et jusqu'à Pashtoun Zargoun (à l'est). Il n'y a pas de coupure nette, ni géographique, ni ethnique, entre la ville et les villages avoisinants. La révolte a donc disposé d'un espace plus large que dans la plupart des cas, le gouvernement ne contrôlant pas l'arrivée des villageois des environs dans la ville³⁴.

Le deuxième facteur tient à la révolte des militaires. On a vu qu'il y avait probablement eu des prises de contacts entre le Jamiat-é islami et certains officiers de la 17^e division (Ismael Khan, Allauddin, Abdul Ahâd). Quand la révolte populaire s'est spontanément déclenchée, les militaires ont réagi et cette conjonction a été un facteur décisif dans la réussite des insurgés qui, ne disposant pas d'organisation, ni d'armes, auraient certainement été battus par une troupe restée fidèle³⁵.

Après le déclenchement de la révolte, le gouvernement de Kaboul accuse les Iraniens d'avoir fomenté la révolte d'Hérat, en raison d'un discours de Shariat Madari pendant la révolte et d'une attaque contre le consulat afghan de Mashad. De plus, le retour de travailleurs afghans à ce moment donne lieu à une campagne de Kaboul, dénonçant l'entrée de 4000 iraniens déguisés en Afghans.

Au bout quelques jours, le gouvernement organise la répression de la révolte. Le commandant de la base de Qandahar, le major-général Sayyed Mukharam, forme un détachement pour reprendre la ville. Une colonne de tanks commandée par Hakim Jaglan part de Qandahar avec une trentaine de blindés et 300 hommes environ. Les soldats arrivent en brandissant des Corans et des drapeaux verts (Roy 1985: 146), et les insurgés, persuadés qu'il existe un plan d'ensemble et que la révolte a dû s'étendre à tout l'Afghanistan, laissent entrer la troupe dans la ville (le 20 mars). L'aviation, venue d'URSS et de la base voisine de Shindand³⁶, pilonne les faubourgs de la ville. L'appui de l'aviation russe à partir de Duchambé, des Ilyushin II-28 serait dû à la défection des pilotes afghans de Shindand refusant de bombarder la population (Girardet 1985: 116) On estime à plus de 20.000 le nombre des victimes de la répression (le chiffre de 25.000 circule chez les gouvernementaux³⁷).

Il est difficile encore aujourd'hui de savoir combien de personnes ont disparu sous le régime Taraki-Amin, mais la découverte en 1992 d'un charnier de 2000 corps au nord-est de la ville³⁸, laisse deviner l'ampleur de la répression.

³⁴ A contrario, à Ghazni la nette séparation entre les campagnes pashtounes et la ville tâjik a empêché une bonne coordination et donc la prise de la ville (enquête à Ghazni, automne 92).

³⁵ A Mazar, on a une révolte militaire mais elle ne suffit pas à entraîner l'ensemble de la ville.

³⁶ Les IL-28 appartiennent au 335^e Régiment aérien basé à Shindand, (Urban 1990: 30). Les Soviétiques interviennent aussi directement.

³⁷ Interview avec un parchami passé en Allemagne, 1989. Roy (Roy 85: 146) donne une fourchette large de 5 à 25.000 victimes. Urban (Urban 88: 30) donne le chiffre de 5000 morts en se référant à la presse occidentale.

³⁸ Le charnier a été découvert par hasard en septembre 92, les victimes avaient été abattues d'une balle dans la tête, les mains liées. Ce site est désormais un lieu de recueillement pour les hératis.

Après la reprise de la ville, la population fuit massivement la province pour se réfugier en Iran. Les élites les plus menacées partent, notamment les commerçants les plus riches et les *ulema*³⁹.

Les interprétations du soulèvement

La révolte d'Hérat a été suffisamment discutée pour offrir différentes interprétations que nous présentons ici brièvement. Vercellin (Vercellin 1979: 61-64 et 1988: 224) offre une interprétation ethnique de la révolte d'Hérat, insistant en particulier sur une opposition séculaire entre les Pashtouns et les autres groupes ethniques. Des témoignages comme celui de Vambéry (Vambéry 1987: 240) permettent en effet de penser, qu'au XIX^e siècle en tout cas, les oppositions étaient vives entre les Afghans nouvellement arrivés et les populations locales. Cependant, le même témoignage (Vambéry 1987: 241) fait état de l'assimilation des Afghans anciennement installés, on peut supposer que ce processus s'est poursuivi. D'autre part, aucun des témoins interrogés n'a spontanément évoqué cette hypothèse. De plus, la personnalité de certains des chefs (comme Gul Mohammad, un Barakzai), semble exclure a priori des motivations ethniques, d'autant que la révolte a commencé à Salimi, un village pashtoun. Rien dans l'état des relations inter-ethniques à Hérat ne laisse finalement penser que les Pashtouns d'Hérat, une catégorie dont on a vu les ambiguïtés, aient pu être l'objet d'un ressentiment de la part de la majorité persanophone. Si rien dans l'étude de terrain ne permet de soutenir l'hypothèse d'une révolte anti-Pashtouns dirigée contre les Pashtouns locaux, il reste que la période khalqi est marquée par une colonisation de l'Etat par les Pashtouns de l'Est ou Ghilzai. En ce sens, la révolte d'Hérat, une ville persanophone, prend une connotation anti-pashtoune/anti étatique. Mais, dans le cas d'Hérat, rien ne laisse penser que cette dimension ait été déterminante. Dans une interprétation proche, Newell (Newell 1982: 92) soutient que la révolte a été pashtoune et shiite, ce qui se heurte globalement aux mêmes objections, avec, en plus, la difficulté d'expliquer les révoltes en dehors de la ville où les shiites sont très marginaux.

La révolte d'Hérat est-elle le résultat, même partiellement, du travail des islamistes? La réponse a une importance pour l'évaluation de l'implantation des islamistes avant-guerre et représente un enjeu pour l'affirmation de la légitimité politique des partis. S'il y a eu connection entre les militants du Jamiat-é islami et les officiers de la 17^e division, on ne peut pas véritablement parler d'implantation du Jamiat à l'intérieur de l'armée à Hérat. Il semble probable que le bureau du Jamiat de Mashad, dirigé par Sayyed Delju et dont l'activité était favorisée par la révolution iranienne, a commencé à prendre des contacts chez les officiers supérieurs de la 17^e division d'Hérat quelques semaines avant la révolte. Celle-ci s'étant déclenchée spontanément, les officiers ont donc rejoint les révoltés, avec lesquels - le point est central - il n'y avait pas eu de concertation *préalable*, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas d'organisation des révoltés. Il n'y a pas d'implantation de long terme du Jamiat-é islami chez les officiers, à Hérat comme dans l'armée en général. De plus,

³⁹ Notamment Mawlawi Akhuzâdé Sayyed Mohammad, Mawlawi Abdul Wahed, Mawlawi Nematullah.

certaines leaders sont maoïstes, comme Sardar Khan, ce qui exclut un complot bien organisé où un groupe cohérent d'officiers jamiatis prendrait le pouvoir. Les *ulema* ne semblent pas avoir été liés de façon déterminante avec le Jamiat à Hérat et beaucoup rejoindront le Harakat-é enqelab au moment de sa formation. Enfin, les acteurs, subjectivement, sont persuadés que le mouvement est spontané, non seulement chez les paysans, comme le note Olivier Roy (Roy 1985: 145), mais aussi chez les étudiants (à l'époque) les *ulema*, ou les commerçants que nous avons interrogés⁴⁰. Les témoins-participants de ces journées insistent sur l'indifférenciation de la foule, le désordre, l'aspect de crise aiguë avec un débordement de violences parfois arbitraires, comme la chasse aux *sar lutch* (têtes nues). Le seul cri qui retentit alors dans la ville est "Allah Akbar" et beaucoup d'habitants de la ville se cloîtent chez eux par peur d'être dénoncés comme pro-gouvernementaux, maoïstes... Plus généralement, on ne peut pas parler de révolte organisée comme le montre la personnalité des leaders qui émergent à ce moment, *khan* ou repris de justice, expression "spontanée"⁴¹ de la société dans la crise. La révolte d'Hérat est plutôt le signe de l'absence de politisation de la société, de la faiblesse des partis et des organisations politiques⁴², il n'y a pas de leadership structuré du côté de la société civile qui puisse prendre le relais de l'Etat.

Le dispositif gouvernemental

Le dispositif gouvernemental comprenait, outre les armées soviétique et afghane, le parti et les milices. A partir de 1982-83, et dans le but d'assurer une meilleure coordination des forces gouvernementales, ces trois instances étaient sous le commandement d'un chef de zone dont l'autorité s'étendait à plusieurs provinces (Hérat, Badghis, Farah).

Pour les Soviétiques, le contrôle d'Hérat est important pour deux raisons : en tant que route vers le Turkménistan (au nord) ou vers Qandahar (au sud) et province frontalière avec l'Iran. La base de Shindand, au sud de la province, abritait en effet des missiles qui mettaient l'Iran et le Pakistan à portée de frappe. C'est aussi là qu'était basée une partie importante de l'aviation soviétique opérant en Afghanistan. Les Soviétiques assuraient la formation, idéologique et technique, des officiers et des cadres à Hérat, ils encadraient l'armée afghane et s'engageaient dans toutes les grandes offensives. Des Tadjiks ont servi d'interprètes, mais également certains Slaves persanophones ou, plus rarement, pashtounophones. Les Soviétiques étaient présents

⁴⁰ Interviews, Hérat, 1989 et 1993.

⁴¹ Plus précisément, certains individus jouissaient des ressources sociales, de par leur vie marginale ou leur clientèle de notable, pour s'imposer comme leaders dans une période de violence.

⁴² S.C. Stack (Stack 75) note avant-guerre cette relative absence de corps syndical ou associatif dans la vie locale.

dans l'aéroport de Mir Dâoud, au sud de la ville, et dans celui de Shindand. Ils assuraient également la garde de certains bâtiments gouvernementaux. On dénombrait plus de trois cents avions sur la base de Shindand et de nombreux chars T72⁴³.

Le Parti fournissait l'essentiel des cadres du gouvernement et de l'armée mais, au moment du coup d'Etat de 1978, il ne comptait que quelques adhérents à Hérat, dont une part importante de Partchamis, notamment des instituteurs. En 1988, il regroupait environ 2500 membres⁴⁴ dont quelques centaines seulement véritablement sûrs. Le Comité provincial du Parti ne comptait que 8 à 10 personnes en 1988, contre une vingtaine à Jalalabad où le Parti était bien implanté. De plus, une partie importante des membres du Comité Provincial n'étaient pas originaires d'Hérat, ce qui n'est d'ailleurs pas spécifique à cette province⁴⁵. Les organisations satellites (jeunes, femmes, syndicat...) étaient pratiquement inexistantes.

La 17^e division, stationnée à Hérat, comptait environ 2000 hommes dans la ville même (12.000 hommes avant-guerre) et quelques centaines dans les postes environnants (300 à Obek, par exemple). Une majorité des soldats n'étaient pas originaires d'Hérat et cherchaient la première occasion de désertir. Certains persanophones sont cependant restés à Hérat pour combattre avec les *moujahiddin* locaux alors que les pashtounophones préféraient généralement rentrer chez eux⁴⁶. Le moral des troupes était bas et les problèmes de drogue fréquents : cinq à six soldats envoyés à Kaboul chaque semaine en cure de désintoxication. La faiblesse des troupes gouvernementales, moins de 6.000 hommes, rend indispensable le recours aux milices.

Au moment de la chute de la ville, en avril 1992, les registres saisis ont montré que 63.000 personnes étaient comptabilisées comme miliciens. En pratique, les miliciens réellement actifs devaient être quelques milliers au total mais, bien armés, ils étaient généralement combattifs. Contrairement à d'autres régions, les milices d'Hérat sont toutes des groupes d'anciens *moujahiddin* ralliés au gouvernement. En particulier, le gouvernement n'a pas pu amener les paysans qui ont profité de la réforme agraire à participer aux milices, comme le cas s'est produit ailleurs (Qandahar par exemple). Le rôle du Paderwatan (Front de la Patrie) est donc essentiel dans la constitution des milices à Hérat. Les informations très fragmentaires dont nous disposons tendent à montrer un succès relativement important du Paderwatan, qui revendique plus de 700 personnes lors de sa création en décembre 1981⁴⁷, dont des représentants des tribus et des nationalités. Le Paderwatan, comme c'est la règle, est présidé par un ancien député, Mozafarouddin⁴⁸.

La formation des milices correspond à plusieurs logiques. En dehors de la ville, certains groupes miliciens sont en fait des groupes tribaux qui deviennent miliciens pour s'assurer une autonomie et poursuivre leurs activités délictueuses, en particulier, le long de la frontière, par exemple les Popolzaï et les Achekzaï⁴⁹... Dans ces cas, le ralliement au gouvernement n'est pas directement lié à des conflits entre *moujahiddin*

⁴³ Interview d'Allaoudin Khan à *Jeune Afrique* n°1331, 9 juillet 1986.

⁴⁴ Témoignage d'un ancien cadre du PDPA en exil¹⁹.

⁴⁵ Par exemple, Mohammad Ali, responsable du Comité entre 1983 et 1986 (date à laquelle il sera tué par l'explosion d'une mine) est originaire de la province du Farah, son frère est, au même moment, responsable local du Khâd (les services secrets)

⁴⁶ Pour limiter les désertions le gouvernement offre des soldes importantes après deux ans de service, 6000 afghanis en 1988, soit le double du salaire d'un instituteur.

⁴⁷ *Kabul New Times* du 3 janvier 1982.

⁴⁸ *Kabul New Times* du 24 novembre 1983.

ou à une pression gouvernementale particulière, mais résulte de groupes déjà constitués. Le deuxième cas de figure correspond au ralliement de villages proches de zones stratégiques pour le gouvernement (périphérie de la ville ou proximité de la route). Dans ce cas, la pression militaire du gouvernement est telle que les villageois ont le choix entre le ralliement ou l'exil, le village étant alors rasé par l'aviation. En contrepartie du ralliement, les villageois obtiennent différents avantages matériels (électricité, possibilité d'utiliser un tracteur...) ⁵⁰. Dans le district d'Enjil, au sud-est de la ville, le contraste est saisissant entre les villages miliciens prospères et les ruines des villages insoumis à quelques centaines de mètres.

Mais le ralliement des groupes les plus importants est lié à des conflits internes aux *moujahiddin*. Soumis à la pression de leurs ennemis, certains commandants sont plus ou moins contraints au ralliement pour survivre ou renforcer leur position. Dans un des cas les plus connus, la défection de Shir Agha Shongar résulte directement de ses affrontements avec d'autres groupes du Jamiat-é islami, en particulier ceux de Ghaffour Khan. Après son assassinat dans une mosquée, en 1983, ce qui reste de son groupe sera repris par son beau-père, Amir Mohammad. Le cas de Saïd Ahmad, au départ ancien commandant du Jamiat-é islami, est moins clair. Il semble que le passage au gouvernement soit le résultat d'une ambition frustrée et surtout de l'amour du luxe et de l'argent, que le gouvernement lui procurera en abondance ⁵¹. En se ralliant au gouvernement, les groupes d'anciens *moujahiddin* ne perdent pas leur autonomie, ils gardent leur commandant et s'organisent de façon largement indépendante par rapport au gouvernement. Une bonne indication du fonctionnement patrimonial et de l'autonomie de ces groupes est donnée par le remplacement du chef tué : dans la presque totalité des cas, c'est un frère qui prend la relève ⁵². A Hérat, les ralliements successifs de commandants ont créé une carte des milices particulièrement complexe. Certaines milices ont des accords avec des groupes de *moujahiddin*. Par exemple, l'équipe de médecins M.S.F., en 1988, a rejoint l'ouest de la province en traversant la route dans les véhicules blindés de la milice d'Aref ⁵³. Les relations entre les milices

⁴⁹ C'est aussi le cas des groupes miliciens baloutches de Hakim Baloutch (à Sar Khez), qui font de la contrebande à grande échelle avec l'Iran. Sur la route Hérat-Islam Qala (poste à la frontière afghano-iranienne), les milices d'Anwar Khan, du clan Alizaï des Haftbala, était impliquées dans le trafic d'opium avec l'Iran. Les miliciens tendaient aussi des embuscades aux travailleurs rentrant d'Iran pour les dépouiller et toucher une prime pour la capture de ceux qui n'étaient pas en règle avec les obligations militaires. Amir Ghani Kahskal Taïmouri, à Khoush Robot, exécuté par le gouvernement pour cause de double jeu, avait une base tribale Taïmouri, son frère, Hâji Wakil Ramazan est ensuite passé du côté des *moudjahidines*.

⁵⁰ Un article du *Kabul New Times* du 3 janvier 1984, fait l'exposé des différents avantages matériels du ralliement.

⁵¹ Entretenant des contacts avec le gouvernement depuis 1985-86, Saïd Ahmad se rallie officiellement au gouvernement après la bataille de l'automne 1986, à laquelle il ne participe d'ailleurs pas. La milice de Saïd Ahmad, qui regroupait plusieurs centaines d'hommes, sera une des plus efficaces de la province. Elle aura en particulier la tâche d'acheminer les convois vers Qandahar ou l'URSS. De façon comparable, Bacha Hâji Abdel, de la tribu Bakhtyâri, dirigeait un groupe milicien au sud-ouest de la ville, autour du projet de cimenterie proche de la ville.

⁵² Parmi les plus importants: Assef succède à Aref en 1989, Yaya succède à Daoud, Kheyir Ahmad Alizaï à Saïd Ahmad, ...on pourrait multiplier les exemples. Souvent, les milices gardent le nom de leur fondateur même après sa mort.

sont loin d'être toujours bonnes, il est, par exemple, probable que l'assassinat du milicien Aref est dû à un autre chef milicien, Saïd Ahmad⁵⁴.

La chronologie des ralliements est une façon de découvrir les motivations immédiates des miliciens, en liaison avec la stratégie gouvernementale. On constate qu'en dehors des premiers ralliements, qui ont des motivations purement internes, les autres ralliements sont dus à la pression de l'armée soviéto-afghane qui utilise délibérément sa puissance de destruction pour provoquer des retournements. Le premier ralliement important a lieu en 1981 avec Shir Agha Shongar, il est dû à la dynamique interne des partis plus qu'à l'action gouvernementale. La seconde vague de ralliements s'effectue entre 1983 et 1984, au moment où les offensives classiques de l'armée soviéto-afghane sont massives. En 1983, les ralliements se multiplient⁵⁵: En 1986, au moment où les combats sont au plus fort, Saïd Ahmad officialise son ralliement au gouvernement. Son ralliement n'est pas isolé mais aucun commandant d'envergure en dehors de lui ne rejoint le gouvernement cette année là. La dernière vague de ralliement viendra avec la politique de Réconciliation Nationale dont les effets se feront sentir surtout à partir de 1990.

Dans une région où les identités ethniques sont relativement faibles, il semble que les milices aient joué un rôle dans la réaffirmation de certaines identités (cas des groupes extérieurs comme les Pashtounes) et qu'elles aient pu servir comme des réseaux de solidarité (*qawm*) en jouant sur des solidarités recrées. Le commandant dispose de ses hommes comme d'un *qawm* qui se crée à l'occasion de la guerre. Les commandants ralliés se présentent souvent comme des chefs tribaux alors que la réalité est souvent différente. Par exemple, Saïd Ahmad déclare à un journaliste gouvernemental : "*En 1979, le régime d'Amin a noyé l'Afghanistan dans le sang. Le malheur est venu aussi dans notre tribu des Alizaï. Plusieurs centaines de membres de ma tribu ont été arrêtés puis fusillés. Mon père, chef de la tribu, se trouvait parmi eux*"⁵⁶. Or, rien ne permet de dire que Saïd Ahmad ait été avant-guerre le "chef" des Alizaï (bien qu'il soit effectivement de cette tribu), il n'y avait pas en fait d'institutions tribales fonctionnant à Hérat avant-guerre. Cette reconstruction dissimule une recherche de légitimité de la part du gouvernement, qui replace la dissidence et le ralliement dans le cadre connu des rapports Etat-tribus. Saïd Ahmad lui-même se légitime par l'appartenance à un *qawm* dont la légitimité s'oppose à celle du *jihad*, ce qui justifie ses actes. Le ralliement n'est plus une trahison mais le jeu normal des alliances tribales.

⁵³ Autre exemple de la complexité des relations qui s'établissent entre les différents groupes, Arbâb Ghani, à la tête d'un régiment tribal, *ghound-é qawmi*, le long de la route Hérat-Torghoundi, avait de bonnes relations avec Ismael Khan. Lorsqu'il est tué en 1988, sa base principale, à Aynabak, un sanctuaire naturellement bien défendu près de la route, revient à Ismael Khan, la plupart des commandants d'Arbâb Ghani repassant du côté des *moudjahidines* (Awchour Khan, Jaffar Beg-é Kawdani, Rahmân Khan et Qouddous).

⁵⁴ Il y a également eu de nombreux combats entre ce dernier et Daoud. Après l'assassinat de ce dernier par Saïd Ahmad, Ismael Khan le fera assassiner à son tour en 1990 et il sera remplacé par son frère.

⁵⁵ Aref, un ancien du Harakat-é enqelab, comme Faizd Ahmad, en février 1984, Abdoul Rahi et Abdoul Baqi à Adraskan et surtout Shamsak, ancien du Hezb-é islami et adjoint de Gholam Rassoul, tué en 1983 par le Jamiat-é islami, à Hérat et enfin Dâoud, ancien du Jamiat-é islami.

⁵⁶ Déclaration reprise par Mohammad Achraf, *L'Afghanistan une voie difficile vers la paix*, Novotski, 1987.

Les *moujahiddin*

L'implantation initiale du Jamiat, le plus important parti de la province, dans la province d'Hérat s'explique en partie par l'activité, depuis 1979, d'un bureau du parti à Mashad (Iran), sous la direction de Deljou. Les relations privilégiées du Hezb-é islami avec le Pakistan ont peut-être, par réaction, poussé le Jamiat-é islami à s'investir plus en Iran. De plus, les quelques militants islamistes d'Hérat ont plutôt rejoint le Jamiat-é islami, à dominante persanophone au moment de l'éclatement du mouvement islamique en 1975. Dès l'origine, l'histoire du Jamiat d'Hérat est marquée par de sanglants affrontements internes. Les querelles de chefs, à l'origine d'interminables vendettas, conduisent souvent à des éliminations physiques et divisent profondément le mouvement. Les petits groupes se multiplient, contrôlant quelques villages au plus. Au moment de l'invasion soviétique, le principal leader du Jamiat, Kamâr "Dozd", impose sa domination à l'ouest de la ville, en liquidant les autres fronts⁵⁷. Kamâr "Dozd", qui craint sa concurrence, éloigne Ismael Khan qui s'implante alors le long de la frontière iranienne ainsi qu'à Auz-é Karbâz (près de la ville). D'autres commandants émergent de la confusion, Safihoullah Afzali à Ghorian, Soufi Ghaffour à l'est de la ville...A partir de cette fragmentation initiale, une coordination émerge lentement. Début 1981, Kamâr-é Dozd est tué par un concurrent, Bacha Hâji Abdel et les principaux commandants du Jamiat-é islami (Safihoullah Afzali, Ismael Khan, Saïd Ahmad, Ali Khan Jang Jou) se réunissent à la mosquée de Ziâratjâ pour désigner son successeur. Jang Jou fait placer des mitrailleuses lourdes sur le toit de la mosquée où la réunion a lieu et se fait "élire" *amir* sous la menace. Le nouvel *amir*, qui n'est en fait pas reconnu par les autres commandants du Jamiat-é islami, est tué 6 mois plus tard par Soufi Ghaffour, le commandant le plus important à l'est de la ville (automne 1981).

A la suite de ces éliminations successives, le Jamiat est structuré pour quelques années autour de deux hommes, Ismael Khan à l'ouest, Soufi Ghaffour à l'est de la ville. Mais, alors que ce dernier voit son influence diminué, avant d'être assassiné en 1983, Ismael Khan parvient en quelques années à créer une des organisations régionales les plus puissantes d'Afghanistan. Pendant les deux premières années de la guerre Ismael Khan va progressivement imposer son autorité aux chefs de groupe du Jamiat. Dès 1982, il devient le commandant dominant sur l'ouest de la province. Comment expliquer qu'Ismael Khan soit sorti vainqueur de la lutte entre les différents commandants ? Trois éléments peuvent expliquer ce succès. D'abord, Ismael Khan est un militaire de formation, il a un sens aigu de la guerre et du terrain. Les résultats qu'il obtient le rendent populaire, d'autant qu'il prend personnellement des risques. Ensuite, Ismael Khan a toujours été respectueux de la population ; ses hommes ne pillent pas les villages⁵⁸ et évitent généralement les comportements arbitraires. Enfin, Ismael Khan commence la guerre à la frontière iranienne, loin d'Hérat où les conflits sont les plus violents entre les groupes. Son image est préservée, sa sécurité personnelle aussi et il a le temps de construire des bases arrières qui lui serviront pendant toute la guerre. Reconnu comme responsable provincial (*amir-é welayatî*) du Jamiat dès 1980, puis comme responsable des provinces du sud-ouest (*amir-é omumi-é jonub-é khalb*) en 1983,

⁵⁷A Zoulficar, Gholam Rassoul Khan est tué et Arbâb Wahdoud prend sa place (il restera le commandant de Zoulficar pendant toute la guerre). Goul Ahmad, un ancien contrebandier, est également un chef de groupe à Tezan, comme Hâji Abdoul à Gozarah.

⁵⁸ Il y a eu des cas de pillage contre des villages miliciens, dans un contexte différent.

Ismael Khan est né en 1947 dans une famille tâdjik d'un village de l'*oulouswali* de Shindand. Son père, au départ agriculteur, s'installe ensuite dans le bazar de Shindand où Ismael Khan va à l'école primaire. Ce dernier parle aussi bien pashto que persan du fait que Shindand est à dominante pashtoune en dehors du bazar et sauf à l'ouest de celui-ci. Il étudie ensuite au lycée militaire de Kaboul. Rien ne semble alors le distinguer, sinon une piété profonde qui le pousse à assister à des *zikr* à Hérat⁵⁹ et aux prêches de certains *mawlawi* importants. Ce trajet montre que la rupture dont nous parlions entre les éduqués et leur milieu d'origine doit parfois être relativisée. Lors des événements de mars 1979, Ismael Khan est en poste à Hérat, où il est alors capitaine, responsable des armes antiaériennes. Il participe activement à la révolte avant de séjourner quelques mois en Iran. Il passe ensuite au Pakistan où il rencontre alors des responsables du Jamiat-é islami. Après quelques semaines à Peshawar, il repart pour Hérat, par l'Iran, avec le titre de responsable provincial, *amir-é welayati*, pour le Jamiat-é islami. Il ne semble pas qu'Ismael Khan ait eu des activités politiques avant l'arrivée au pouvoir des communistes. S'il a toujours soutenu que son engagement au Jamiat-é islami datait d'avant la révolte de mars 1979, on peut penser que son adhésion est immédiatement antérieure à celle-ci, de quelques mois, voire moins. En tout cas, Ismael Khan n'est pas un représentant du mouvement islamiste, avec qui il entretient d'ailleurs de mauvais rapports (du moins à Hérat). Si son engagement est d'abord religieux, il n'a pas d'animosité contre les non-musulmans. D'une part, il se montrera reconnaissant pour l'aide humanitaire reçue des occidentaux et il enverra son fils étudier en France après la chute de Najiboullah en 1992. Son opposition à l'Iran ne semble pas reposer sur une antipathie pour les chiites mais sur des motifs plus politiques, qui tiennent à son idée de l'indépendance nationale. Ismael Khan a des relations cordiales avec ses hommes, mais sans ostentation, restant toujours assez réservé, même avec ses proches. Son autorité s'exerce sur un mode paternel, on l'a vu gifler un *moujahidine*, son neveu il est vrai, qui fumait près de lui (la cigarette était interdite). De moeurs austères, Ismael Khan a vécu dans des conditions proches de celles de ses hommes pendant toute la guerre. Ayant la réputation d'être scrupuleusement honnête, il ne semble pas avoir acquis de fortune personnelle, ce qui est rare chez les commandants. Ismael Khan aime la guerre et prend des risques physiques, il a d'ailleurs été blessé deux fois gravement. En réponse à une question sur son avenir personnel, il a répondu qu'il souhaitait mourir martyr à Boukhara et la dimension mystique du personnage a frappé beaucoup d'interlocuteurs. Ce mélange de proximité des *moujahiddin*, de courage physique et d'autorité lui a permis de conserver la confiance de ses hommes pendant les quinze années de guerre. Enclin à pardonner un homme qui se rend⁶⁰, il poursuit de sa vengeance les *moujahiddin* passés au gouvernement qui seront nombreux à mourir assassinés sur ses ordres.

Si l'Emarat représente la principale force politique et militaire à Hérat, le Jamiat-é islami n'en reste pas moins fragmenté. Les différents mouvements opposés à Ismael Khan n'ont pas de cohérence mais les relations difficiles entre l'organisation centrale du Jamiat-é islami (à Peshawar) et Ismael Khan vont permettre à ses opposants de trouver des soutiens. Ainsi, Nouroullah Emat, conseiller de Rabbâni et

⁵⁹ L'assistance à des *zikr* est mentionné par *mawlawi* Abdoul Haq lors d'un entretien (et confirmé par Ismael Khan lui-même). L'assistance à des prêches est mentionné lors d'une interview avec un *mawlawi* (Qandahar septembre 1992).

⁶⁰ Par exemple, il laissera la vie à Abdoullah Sabz, un chef de groupe de l'Emarat qui avait été payé par les services secrets gouvernementaux pour exécuter un attentat contre lui en septembre 1988.

chargé des relations avec les donateurs arabes (il a aussi de bons rapports avec Sayyâf), va fournir un appui efficace aux groupes opposés à Ismael Khan, en particulier au Front Zabioullah Afzali Shâhid, basé à Ghorian, et dirigé par la famille Afzali⁶¹. Des liens familiaux (Safihoullah Afzali est le beau-frère de Nouroullah Emat) renforcent encore cette alliance qui est principalement dirigée contre Ismael Khan. Le conflit ira même assez loin puisque Nouroullah Emat fera jeter Allaouddin Khan en prison au Pakistan en 1982. Ce dernier sera relâché grâce, notamment, à l'intervention d'Oustad Khalili et de certains humanitaires⁶². Encore en 1993, des incidents ont opposé Nouroullah Emat à Ismael Khan, ce dernier faisant désarmer des gardes de Nouroullah Emat à Hérat.

.Le Harakat-é enqelâb, dans la province d'Hérat, est formé au départ par les *oulémas* originaires d'Obeh, qui se regroupent dans le Jamiat-é ulema, dirigé par Gholam Maheddin, le *pir* d'Obeh. Les *oulémas* ne disposant pas d'un réseau de *tâlebah* suffisant pour encadrer les *moujahiddin*, les commandants sur le terrain seront des *arbâb* ou des délinquants comme Shir Agha Chongar. Ce dernier, qui deviendra le principal responsable militaire du Harakat-é enqelâb, est issu d'une famille riche de la ville. Après avoir vendu les terres familiales, il mène une vie à la limite de la marginalité. Arrêté plusieurs fois, il passe un temps en Iran, où il connaît de nouveaux problèmes avec la police. Il émerge comme leader au moment de la révolte d'Hérat, et rallie ensuite le Harakat-é enqelâb. Le Harakat-é enqelâb, mal structuré, est aussi la cible des infiltrations des maoïstes, qui ont parfois des liens familiaux avec les *oulémas*. Par exemple, le fils de Gholam Maheddin, le *pir* d'Obeh, Niâz Mohammad, est un maoïste et se rallie au front maoïste du Nimrouz en 1980. En 1981, à la suite de combats avec le Jamiat-é islami, Shir Agha Shongar passe au gouvernement, le Harakat-é enqelâb est alors définitivement éliminé en tant que force militaire à Hérat. Le parti, qui représente plus du tiers des *moujahiddin* sur la province au début de la guerre, va en effet connaître un rapide déclin. Le Harakat s'est cependant maintenu vers Chesht-é Sharif et Dara-é Takht, où il est impliqué dans le trafic d'opium en liaison avec Nassim Akhounzâda de l'Helmand, lui aussi du Harakat-é enqelâb.

⁶¹L'histoire de cette famille est typique des représentants du mouvement islamiste d'avant-guerre. Le père est un employé du gouvernement (aux impôts) dans le village de Qaysan, *oulouswali* de Ghorian. Le premier frère, Hafizoullah, étudiant en journalisme à Kaboul, tué le 21 juillet 1975 après le coup d'Etat manqué des islamistes, était un membre important du mouvement islamiste à Kaboul. Son frère, Safihoullah, né en 1954, fait ses études au lycée d'Hérat puis part à l'Université de Kaboul, à la faculté de chimie-biologie. Egalement lié au mouvement islamiste, il est arrêté en 1978 mais relâché au bout de trois semaines. Il rentre alors à Hérat où il participe quelques mois plus tard à la révolte du 15 mars et fonde ensuite le Front Hafizoullah Afzali, du nom de son frère martyr. Pour organiser un Front efficace à Ghorian, il jouit de l'aide de Nouroullah Emat, qui, on l'a vu, était un des rares islamistes avant-guerre dans la province. Après la mort de Safihoullah, le 7 juillet 1987, un de ses frères, Azizoullah, prendra la relève. Ce dernier a suivi les cours au lycée militaire de Kaboul avant de se spécialiser dans le génie. Arrêté en même temps que Safihoullah en 1978, il restera un an et demi en prison avant d'être relâché et de partir en Iran. Sur le terrain, le commandement est également assuré par l'Ingénieur Ziâ, un transfuge de l'Emarat. Des liens existent aussi avec Fazl Ahmad Gourg, un commandant Nourzaï de la frontière, largement financé avec de l'argent arabe. Il sera tué en 1991 mais son frère, Beydou, lui succède. De même, à l'est, il y a une alliance avec des groupes opposés à Ismael Khan à Marwa (Arabzada).

⁶² Interview de Paul Ixe (responsable d'un programme humanitaire) à Peshawar, été 1990.

Les principaux commandants du Hezb-é islami étaient dans l'est de la province⁶³ entre Pashtoune Zargoun et Obeh, ainsi qu'à Chest-é Sharif. La biographie des principaux commandants du Hezb-é islami révèle des différences importantes de trajectoire et de comportement. On trouve peu de représentants des anciennes élites, en dehors de Arbâb Karim Zaynal⁶⁴, mais beaucoup de personnages marginaux (comme dans les premiers commandants du Jamiat), notamment Gholam Rassoul⁶⁵. Il n'y a pas non plus d'anciens islamistes, sauf un petit commandant, *malawi* Gounesh⁶⁶. Les commandants les plus importants sont Pashtounes, comme Jouma Goul Palawan⁶⁷ et Karim Saghir⁶⁸. On peut voir dans cette implantation géographique le résultat d'une solidarité ethnique car il y a des groupes de pashtounes Ghilzaï dans l'est, mais ce facteur ne rend pas compte de toutes les affiliations, il faut notamment faire entrer en compte l'opposition entre l'est et l'ouest de la province (voir plus loin). L'explication la plus probable est qu'à l'ouest le pouvoir du Jamiat-é islami est trop nettement établi, dès les premiers mois de la guerre, pour avoir laissé s'implanter durablement les groupes concurrents du Hezb-é islami. La concurrence avec le Jamiat-é islami a conduit les commandants Hezb-é islami à passer des accords avec le gouvernement, renforçant la ligne des postes gouvernementaux le long de la rivière Hari Roud et empêchant les *moujahiddin* d'encercler la ville. Ainsi, le gouvernement pouvait sans danger faire passer ses convois par les villages contrôlés par le Hezb-é islami, alors que les combattants des autres partis, notamment le Jamiat-é islami, ne le pouvait pas. Pour renforcer ses alliés, le gouvernement leur donnait un armement comparable à celui des milices. Dès 1983, le Hezb-é islami n'est plus une force militaire indépendante dans l'est de la province. La mort de Touran Ghoulam Rassoul et le passage de son adjoint Shamsak à la milice ont marqué la nécessité pour le Hezb-é islami d'un soutien gouvernemental plus important face au Jamiat-é islami.

D'autres partis étaient également présents pendant la guerre, mais leur importance est moindre. Pendant toute la guerre, de petits groupes du Hezb-é islami de Khâlès ont été actifs dans la province. Complètement intégrés à l'Emarat dont ils recevaient des armes, ils avaient environ une dizaine de comités (un à Enjil, deux à Ghorian). Le Mahâz a peu de commandants dans la province au début de la guerre. On peut cependant citer Goul Ahmad et Agir Khan Ghodiani. La prise de Goulran en 1989 a d'ailleurs été revendiquée par le Mahâz et Mir Amza contrôle le poste frontière de Toghoundi. Le ralliement au Mahâz de Khwaja Zabioullah en 1990, du fait de tensions internes dans le Jamiat-é islami de Ghorian, Ismael Khan cherchait à imposer Ghoulam Ghaus à la place de Khwaja Zabioullah à la tête du comité de Ghorian. L'arrivée de

⁶³Villages de Salimi, Goul Mir, Deshir, Manzel, Sara, Deshakar, Tounyam, Tourcas, Sanem Abad.

⁶⁴ Originaire de Kourroukh, au nord-est de la ville, il est issu d'une famille riche, mais surtout connu comme brigand, il envoie ses hommes faire des razzia sur les troupeaux de moutons de la province voisine du Badghis.

⁶⁵ Originaire de Gozarah, il est tâdjik, ancien camionneur (et plus ou moins voleur, selon de nombreux témoignages). Il adhère au Hezb-é islami car ce parti lui a proposé des armes. Il devient milicien en 1983 et sera tué par le Jamiat-é islami en 1987.

⁶⁶ Islamiste avant-guerre, il se serait rallié au gouvernement et aurait eu un groupe près du Nur Hospital.

⁶⁷ Ancien officier de police, Pashtoune, installé dans le village de Salimi, il passe un accord avec le gouvernement vers 1983 et collabore ensuite étroitement avec les forces afghano-soviétiques.

⁶⁸ Pashtoune de Kourt, près de Shiaushan (en continuité de la zone de Jouma Goul Palawan).

Khwaja Zabioullah renforce considérablement ce petit parti, qui reste cependant marginal.

Chez les chiïtes, le Hezbollah et le Rad sont les deux groupes principaux. Le Hezbollah était implanté au nord de l'Hari roud, entre Obeh et Pashtoune Zargoun, ainsi que, de façon moins importante, à Ghorian et au nord d'Hérat⁶⁹ On constate une augmentation du nombre de Hezbollah à la frontière iranienne jusqu'en 1986, pour la plupart des contrebandiers-miliciens à la recherche d'un appui politique. Le Hezbollah est en partie sunnite, en partie chiïte. Les adhésions sunnites sont purement opportunistes et représentent souvent une protection pour les adversaires d'Ismael Khan. Les relations entre Hezbollah sunnites et l'Emarat ont donc toujours été conflictuelles. A Pashtoune Zargoun, les Hezbollah sunnites ont fait l'objet d'une campagne militaire de Ghazi Mohammad, un commandant de l'Emarat, à l'automne 1987, entraînant de nombreux ralliements au gouvernement. Parmi les adhésions opportunistes, on compte notamment Ghoulam Sediq Achekzaï de Shakiban et certains *mawlawi* de Chesht-é Sharif.

Le groupe chiïte du Hezbollah, à Hérat, est commandé par Qari Ahmad "Yak dast", un ancien *moujahidine* du Rad, ayant suivi des cours primaires d'instruction religieuse dans une *madrassa* privée, de mère hazara et de père tâdjik. Il est directement placé sous la supervision des Pasdaran iraniens. Les bases du Hezbollah sont en Iran et le mouvement dispose d'une heure tous les soirs sur radio Mashad. Le groupe de Qari "Yak dast" comprenait de 200 à 300 hommes implantés à Diwanché puis à Jibrail à partir de 1984. La stratégie du Hezbollah pendant la guerre reposait sur un accord tacite avec le gouvernement, sans ralliement officiel. Cette coopération est allée assez loin, puisque les hommes du Hezbollah avaient de bonnes relations avec les milices mais il y a rarement eu des affrontements directs avec les *moujahiddin*, probablement du fait de la protection iranienne. Lors de la bataille de Zindajân en 1991, le Hezbollah est resté neutre. Finalement, le parti s'est marginalisé après la fuite des milices à l'automne 1992. Ismael Khan alors maître du jeu sur la ville avait désarmé le Hezbollah. D'autre part, Qari "Yak dast", qui continue à faire de nombreux aller-retours en Iran, s'est vu imposer l'adhésion au Hezb-é Wadhat en 1990, ce qui lui a fait perdre un peu plus d'influence chez les chiïtes tâdjiks majoritaires à Hérat.

Le Rad se situe dans la mouvance idéologique d'Ismael Balkhi. Après le coup d'Etat communiste de 1978, ce parti apparaît⁷⁰ avec une implantation localisée essentiellement chez les chiïtes de la province d'Hérat (où Ismael Balkhi avait fait un passage en 1946, quelque temps avant son emprisonnement) bien que des groupes soient également présents à Kaboul et à Mazar-é Sharif. Les principaux responsables du parti sont *sheikh* Zâdé Khaza'i, Agha Tâbesh et Zâher Azimi. Tâbesh est professeur de littérature à l'université, lui-même écrivain, alors que *sheikh* Zâdé est *ouléma*, Zâher Azimi, pour sa part, a eu une jeunesse un peu tumultueuse (un passage en prison pour coups et blessures), il est aussi poète⁷¹. Le Rad jouit d'une influence importante chez les chiïtes tâdjiks de la ville, c'est dans les premières années de la guerre, le groupe chiïte le plus important. Tâbesh et *sheikh* Zâdé ont vécu en Iran pendant la guerre et semblent peu à peu avoir abandonné l'action politique. La branche militaire était sous

⁶⁹ Notamment les villages de Jibrahim, Jeraltan, Khardezdan, Norge.

⁷⁰ Réapparaît serait plus juste, puisqu'il a existé un mouvement du nom de Rad dans les années cinquante, mais qui n'a pas de liens directs avec le parti fondé en 1978.

⁷¹ Les biographies et l'histoire du Rad à Hérat sont tirées d'entretiens avec Zâher Azimi, à Quetta (été 1989) et à Hérat (automne 1993).

la responsabilité du commandant Azimi. Peu nombreux (200 à 300 hommes), mais bien organisés, les *moujahiddin* du Rad ont plusieurs faits d'armes à leur actif, dont le pillage des arsenaux du gouvernement de la ville d'Hérat. Bien que chiites, ils ont été des alliés sûrs d'Ismael Khan, qu'ils ont soutenu lors des deux grandes batailles de l'automne 1986 et du printemps 1991. En 1989, le Rad a connu une scission qui l'a affaibli définitivement, quand Azimi a rejoint le Harakat-é islami avec la plupart de ses hommes. Le Rad aurait ensuite fusionné avec d'autres groupes pour former le Fajer-é islami (suite de l'alliance entre partis connue sous le nom de Jébhé-yé motahed-é islami, sous la direction de Hashem Lolanji, entre 1978 et 1989), pour s'intégrer finalement au Hezb-é wahdat.

Les rapports entre les groupes politiques font apparaître des conflits récurrents pour lesquels nous proposons un essai d'interprétation. Pour présenter une interprétation des conflits entre groupes de *moujahiddin* qui se rattache à notre problématique, on peut, en simplifiant, définir quatre types de commandants en concurrence à Hérat, selon leur origine sociale : *pir*, éduqué, *oulémas* et *khan*.

Le rôle des confréries pendant la guerre à Hérat est difficile à apprécier. Il est cependant certain que la guerre et la répression ont décimé les *pir* dont beaucoup sont partis en exil en Iran ou au Pakistan. En règle générale, il n'existe pas de parti qui repose, pour l'essentiel, sur une solidarité confrérique. Des fronts sont constitués autour d'un *pir* mais ceux-ci restent des commandants locaux, même si les *mourid* constituent des ramifications plus larges. Par exemple, à Chest-é Sharif, la confrérie Chestyya se divise en deux branches qui ont adhéré à des partis différents, Jamiat-é islami ou Harakat-é enqelâb. Certains *pir* jouissent d'une influence importante dans l'est de la province, notamment à Pashtoune Zargoun et à Obéh. Il ne s'agit pas de *sheikh* itinérants à la clientèle fluctuante, mais de familles héritières d'une tradition et installées à proximité du *ziârat* familial. Les exemples les plus remarquables sont ceux d'Hâji Malang, descendant du *pir*-é Gandom Ali, et de Gholam Maheddin *pir* d'Obéh. Ces deux *pir* vont transformer leur influence religieuse en influence politique, en adhérant au Jamiat-é islami ou au Harakat. Gholam Mahéddin adhère au Harakat-é enqelâb par l'intermédiaire du Harakat-é ulema car il est *ouléma*, alors qu'Hâji Malang passe au Jamiat-é islami.

A partir du moment où Ismael Khan veut intégrer l'est de la province dans sa sphère d'influence, les conflits ont commencé à naître entre Hâji Malang et Ismael Khan. Le fonctionnement du parti tel que l'entendait Ismael Khan, tourné vers l'efficacité militaire, conduisait à la nomination de personnalités telles que Ghazi Mohammad Askar⁷² à la tête des opérations militaires. Il était hors de question pour le descendant d'une famille importante comme Hâji Malang de se plier aux ordres d'un individu qu'il jugeait socialement inférieur. La position d'Hâji Malang était fondée sur sa légitimité religieuse (et le capital économique qui lui était lié) et non sur sa place dans l'organigramme d'un parti⁷³. Le *pir* d'Obéh, Gholam Mahéddin, qui disposait d'une influence importante chez les *ulema*, fonda avec quelques autres une Jamiat-é ulema à l'intérieur du Harakat-é enqelâb. L'effondrement du Harakat-é enqelâb, en

⁷² Ce dernier était vendeur de tissu avant guerre, ses qualités de combattant lui ont valu une ascension rapide dans la structure militaire de l'Emarat.

⁷³ Dans le même sens, on peut rappeler le ralliement du *pir* de Gazargâh au gouvernement.

raison de la personnalité de Shir Agha Shongar et de l'infiltration des maoïstes, signifie en fait l'impossibilité pour ces *oulémas* de trouver des relais à leur influence religieuse.

Les *tâlebah* ne sont pas devenus les cadres du front au Harakat-é enqelâb d'Hérat. On peut penser que l'absence de structures tribales et de cohésion ethnique a été un problème pour ce type de fonctionnement. La présence d'élites alternatives (maoïstes), due à la présence proche de la ville, a empêché la création d'un front de *tâlebah* (qui est toujours rural). Les grands *ulema* de la province d'Hérat sont urbains et ce facteur semble avoir été important pour expliquer leur exil ou leur position attentiste dans la ville contrôlée par le gouvernement. Les *khan* ont survécu marginalement, surtout en dehors de la vallée et n'ont pas joué de rôle notable pendant la guerre. En effet, l'oasis d'Hérat présentait un stade avancé d'intégration ville-campagne et les riches propriétaires terriens, souvent absents, ont eu la possibilité de partir en exil.

La plupart des commandants qui n'appartiennent pas aux anciennes élites locales, *khan* ou *pir* ou *ulema*, se retrouvent au sein du Jamiat-é islami. Dans les autres partis, on trouve, en dehors des *khan* ou des personnalités religieuses, des anciens délinquants qui sont souvent à la limite du banditisme. Deux choses sont frappantes quand on examine le personnel politique de l'Emarat. D'abord l'absence, sauf exception, de représentant des classes dirigeantes d'avant-guerre. Ismael Khan n'a jamais pu (ou voulu) coopter les anciennes élites pour les intégrer dans son organisation. Cette caractéristique explique largement les succès de la politique de Réconciliation Nationale dans la province comme nous le verrons plus loin. Le seul concurrent sérieux d'Ismael Khan, Safihoullah Afzali, était implanté également dans l'ouest, mais disposait d'un avantage considérable, car il était lié aux réseaux islamistes. Comme nous l'avons vu (chapitre II) l'appartenance à un réseau islamiste ne donne pas une légitimité par rapport à la population mais favorise les relations avec le parti (ici le Jamiat). Dans la concurrence entre commandants, l'avantage peut être considérable quand on sait le rôle que joue le financement (arabe dans ce cas, par l'intermédiaire de Nouroullah Emat).

L'approche sociologique en terme de légitimité n'explique pas totalement la différence de comportement politique entre l'est et l'ouest de la province. Des facteurs conjoncturels, qui ne renvoient pas aux structures sociales, expliquent aussi la meilleure implantation d'Ismael Khan dans l'ouest. En effet, ses premières bases se situent près de la frontière iranienne, il est éloigné de la ville en raison des querelles de personnes qui font rage à l'intérieur du Jamiat. Il lui faudra en fait attendre 1986 ou 1987, quand les Fronts de l'est seront comparativement plus faibles, pour imposer son autorité sur cette partie de la province, au prix de campagnes meurtrières.

Mais on peut aussi voir à cette différenciation des causes économiques et sociales. Plus précisément, l'est de la province, en amont du fleuve, est plus riche que l'ouest, en raison de l'utilisation prioritaire de l'eau. La population est plus riche, plus différenciée, probablement plus stable. L'implantation d'Ismael Khan va donc se heurter à des notables mieux installés, jouissant d'une assise avant-guerre. La présence de pashtounophones en plus grand nombre dans l'est a pu également jouer un rôle dans le rejet de l'Emarat, dont le chef est Tâdjik. Ce qui frappe au contraire dans l'ouest, c'est l'absence d'élites alternatives. Ismael Khan s'impose sans concurrence avec les élites traditionnelles. La seule alternative crédible à son leadership est celle des Afzali, dont la légitimité est également liée à la guerre. Cette déstructuration déjà perceptible avant-guerre explique pourquoi des étrangers à la

province ont pu s'implanter à Hérat. L'aide militaire ou humanitaire a été longue à venir à Hérat du fait de son éloignement du Pakistan. Les relations avec l'Iran sont mauvaises en raison de la volonté hégémonique de l'Etat iranien. Pour gêner Ismael Khan, et ne pas déplaire aux Soviétiques, l'Iran interdit aux *mujahidin* de s'entraîner sur son sol. L'utilisation de la base de Rabat est autorisée par le régime iranien. Les convois d'armes ou de médicaments ne passent pas, ou alors en quantité minime, par le territoire iranien. Il y a, d'autre part, des tentatives d'endoctrinement khomeiniste dans les écoles ouvertes aux réfugiés sunnites. D'autre part, les nombreux contrôles et emprisonnements arbitraires dont sont victimes les Afghans voyageant en Iran sont une source de complications pour les *mujahidin*.

L'inimitié entre Ismael Khan et les autorités iraniennes tient d'abord à la volonté d'indépendance de celui-ci qui refuse de tomber dans la sphère d'influence iranienne. L'Iran a choisi l'Irak comme ennemi prioritaire, la résistance afghane, si près des frontières iraniennes, est une menace de déstabilisation, alors que Téhéran veut éviter une dégradation trop nette de ses relations avec Moscou. A l'inverse, les relations avec le Pakistan sont bonnes. L'utilisation de la base de Chaman au Pakistan qui sert d'entrepôt pour le Jamiat permet à Ismael Khan de stocker des armes avant le passage en Afghanistan. Le Pakistan voit en effet d'un bon oeil la présence d'une organisation forte à Hérat qui fait contre-poids à la présence iranienne. La situation change en 1986 quand les convois d'armes peuvent passer rapidement par le sud de l'Afghanistan du fait de la protection des armes anti-aériennes. Dès lors, la fermeture de la frontière iranienne a moins d'importance.

L'aide humanitaire n'arrive à Hérat qu'à partir de 1986-87, du fait de l'éloignement du Pakistan et de la fermeture de la frontière iranienne. Le trajet entre Quetta et Hérat peut alors prendre plusieurs semaines du fait de la difficulté des transports. Jusqu'en 1987, seuls de rares journalistes ou chercheurs ont fait ce voyage, la région d'Hérat reste donc relativement inconnue, seul le nom d'Ismael Khan est régulièrement cité par les media. L'arrivée des *Stingers*⁷⁴ va permettre des déplacements plus rapides, et surtout plus sûrs, et donc l'acheminement d'une aide régulière. Les premières équipes d'aide apportent de l'argent liquide et signent des accords avec les représentants d'Ismael Khan, tandis que peu à peu se mettent en place des procédures de coopération sur plusieurs années. Dans le domaine médical, la présence d'une équipe de Médecins Sans Frontières permet l'ouverture d'un hôpital chirurgical dans le village de Zindajan. Cela offre une possibilité pour les *mujahidin* de se faire soigner dans des conditions acceptables alors que le voyage en Iran prend souvent une journée. Politiquement, Ismael Khan trouve aussi son intérêt à être plus autonome par rapport aux iraniens.

Les affrontements

Comme partout en Afghanistan, c'est le gouvernement qui prend l'initiative, qui lance les grandes offensives (à l'exception, peut-être, de Massoud). En effet, les *moujahiddin* ne sont pas capables d'organiser des opérations d'envergure et mènent

⁷⁴ Missiles anti-aériens américains, donnés aux *mujahidin* à partir de 1986.

une guerre d'usure, avec, parfois, la prise d'un poste gouvernemental. Les grandes repères de la guerre à Hérat sont donc les offensives gouvernementales.

Durant les premières années de la guerre, le gouvernement est sur la défensive en raison du fort soutien populaire aux *moujahiddin* et de l'inadaptation de sa stratégie à une guerre de guérilla. Les opérations régulièrement lancées pour dégager les abords de la ville de la présence des *moujahiddin*, sont coûteuses et leur succès limité dans le temps. De plus, les forces gouvernementales n'excèdent pas 6000 hommes en 1982, ce qui rend le contrôle de la province totalement impossible. Les opérations militaires, conduites par des véhicules blindés avec un soutien aérien, sont peu efficaces et causent des pertes civiles. En octobre 1982, le village de Talao, principale base des *moujahiddin* aux abords de la ville, est complètement rasé. Cette attitude défensive s'explique en partie par les offensives dans le Panjshir, le Logar et la région de Kaboul, qui mobilisent alors l'essentiel des forces soviéto-afghanes. Jusqu'en 1982-83, les *moujahiddin* s'infiltrèrent librement dans la vieille ville. Un observateur peut aller visiter la grande mosquée et dormir à l'hôtel sous la protection de quelques *moujahiddin*⁷⁵. La guérilla urbaine est très active. Soixante communistes sont assassinés par les *moujahiddin* du Jamiat en janvier 1982⁷⁶, les Soviétiques perdent 37 officiers dans une attaque de l'Hotel Hérat au début de l'automne 1982. Les combats sont quotidiens dans la vieille ville et, de plus en plus, dans la nouvelle ville, ce qui conduit le gouvernement à envoyer 6000 hommes de la garnison de Bâlâ Hissar. Il semble que la seule opération importante en territoire soviétique à partir de la province d'Hérat ait eu lieu en 1981 : une embuscade au sud de Michaq (Turkménistan) avec un groupe d'une vingtaine de *moujahiddin*.

En 1984, une formidable pression s'exerce sur les *moujahiddin*, qui ont toujours de gros problèmes d'approvisionnement en armes, du fait du blocus iranien. Il semble que les bombardements du gouvernement, qui s'intensifient sérieusement à cette période, aient eu pour objectif de faire partir la population en Iran, diminuant ainsi les soutiens aux *moujahiddin* (nourriture, renseignement, recrutement). Le succès de cette politique est incontestable et l'afflux des réfugiés fut considérable cette année là. Alors que Massoud était plutôt gêné dans son combat par la population civile du Panjshir, celle-ci est vitale pour Ismael Khan, qui se bat aux portes de la ville d'Hérat. Militairement, l'objectif gouvernemental est d'installer des "ceintures de sécurité" autour de la ville pour empêcher les infiltrations. L'offensive gouvernementale débute le 6 juin 1984, particulièrement à Ghorian et Zindâjân. L'opération terrestre qui suit mobilise 15.000 hommes (dont des commandos hélicoptères et plusieurs centaines de tanks)⁷⁷. L'offensive est un échec puisque les ceintures de sécurité sont rapidement détruites par les *moujahiddin*, qui, dès juillet, circulent à nouveau dans la vieille ville, Ismael Khan y tenant même un meeting de plusieurs centaines de personnes.

L'année 1985 fut beaucoup plus calme à Hérat, les efforts du gouvernement portant sur d'autres régions. La résistance prend des initiatives ponctuelles, comme l'assassinat du milicien Shir Agha Shongar en février. La base aérienne de Shindand est également le théâtre d'une opération de sabotage montée par des officiers de la base : 12 à 20 avions furent détruits par des explosions⁷⁸. Début juillet, l'offensive des *moujahiddin* sur la ville prit une ampleur telle que le gouverneur fut évacué le trois. Du

⁷⁵ Témoignage d'Olivier Roy repris dans *Les Nouvelles d'Afghanistan*, mars-avril 1982.

⁷⁶ *Keesings contemporary Archives*, cité par Mark Urban (Urban 1990: 114, note 7).

⁷⁷ Le chiffre a été donné par les responsables du Jamiat, nous ne disposons pas d'autres sources. L'absence de journalistes nous prive de sources indépendantes.

10 au 15 juillet, la partie ouest de la ville fut assiégée par 500 véhicules blindés et des hélicoptères. Les combats durèrent près d'un mois, au bout duquel le gouvernement parvint à mettre en place 60 postes de sécurité autour de la ville. En fait, dès le 15 juillet, les *moujahiddin* d'Ismael Khan commençaient une contre-offensive pour détruire ces postes. Les mines antipersonnelles qui les protégeaient firent de nombreuses victimes chez les *moujahiddin*, peu habitués à se déplacer à travers les champs de mines. Une contre-offensive soviétique permit à Najiboullah de visiter la ville le 19 juillet. D'après les *moujahiddin*, les Soviétiques firent alors des offres de trêve qui furent refusées. Cependant, la situation militaire se dégrada au point que le gouverneur de la ville dut quitter sa résidence pour Bagh-é Shâhi, le siège de la 17^e division.

En novembre 1985, les Soviétiques lancèrent la dernière offensive de l'année, dirigée contre Zindâjân, principale base arrière des *moujahiddin*, et installèrent 40 nouveaux postes autour de la ville, dont 8 furent immédiatement détruits par les hommes d'Ismael Khan. L'année 1985 se termina sans que la protection de la ville fut assurée contre les infiltrations des *moujahiddin*, malgré les deux ceintures de sécurité maintenant en place. Cependant, le gouvernement, qui cherche à briser la guérilla, envoie le "pacificateur" de Mazar-é Sharif, Jouma Ashak Khan, à Hérat où il arrive le 28 novembre 1985⁷⁹. Le gouvernement veut assurer la sécurité de la ville par l'installation de nouvelles ceintures de sécurité et frapper les *moujahiddin* sur leurs bases arrières. La première grande opération de Jouma Ashak est lancée, en janvier 1986, contre le village de Zindâjân, à l'ouest de la ville, où plus d'une centaine de *moujahiddin* auraient été tués. Le général Ashak, blessé en février par un tir soviétique mal dirigé, fut soigné pendant huit mois à Kaboul, avant de retrouver un poste à l'Etat-major du ministre de la Défense à Kaboul. La même stratégie continua à s'appliquer après son départ.

Début juin 1986, Ismael Khan marque un point important en s'emparant de 60 postes autour de la ville. L'acquis de l'année précédente est perdu pour le gouvernement et seules deux positions (occupées par les Soviétiques) demeurent sûres dans la ville (la maison du Gouverneur et le centre de la police). Le 12 juin 1986, les Soviétiques répliquent par une attaque pour dégager les faubourgs à partir du nord-est et, le 24 juillet, Najiboullah peut même faire une courte visite dans la ville mais les combats reprennent aussitôt et pendant deux mois le seul accès à la ville sera aérien. Parallèlement, les forces gouvernementales, sous la direction d'Abdoul Ghaffour lancent une opération vers la frontière iranienne pour nettoyer l'ouest de la province et gêner l'approvisionnement en armes des *moujahiddin* (villages de Doab, Kamana, Kakary). L'opération se termine fin août mais elle n'est que la première partie d'une campagne plus ambitieuse, la véritable bataille ayant lieu à l'automne, à l'ouest de la ville. Du côté de Kaboul, les 7^e, 8^e et 33^e divisions de Kaboul sont engagées, ainsi que la 31^e division du Farah. Les Soviétiques tracent une route circulaire autour de la ville, rasant en partie les faubourgs.

⁷⁸ Le cousin d'Ismael Khan, officier dans la base, nous a raconté le sabotage qui lui a coûté quelques années à Poul-é Charkhi, d'où il fut relâché faute de preuve.

⁷⁹ Interview avec le commandant Azimi, 1989, Quetta.

Du côté des *moujahiddin*, cinq secteurs ont été définis⁸⁰, Ismael Khan se réservant le commandement général. L'enjeu de la bataille est, pour le gouvernement, de mettre en place des ceintures de sécurité⁸¹. Au prix de lourdes pertes, les *moujahiddin* parviennent à résister à la pression et restent présents dans le district d'Enjil, détruisant les ceintures de sécurité au fur et à mesure qu'elles sont installées. Les *moujahiddin* restent donc dans la vieille ville mais leur situation devient difficile en raison de leur encerclement progressif (manque de nourriture et surtout de munitions). La situation est telle que B. Rabbâni, le leader du Jamiat lance un appel sur les ondes de la B.B.C. le 2 septembre 1986, pour que les autres groupes mènent des opérations dans tout le pays pour soulager la pression sur Hérat. La dernière offensive a lieu du 23 octobre au 6 novembre, elle est principalement aérienne, la vieille ville est soumise à des bombardements massifs : la grande mosquée et le tombeau de Jâmi sont touchés. Finalement, les *moujahiddin* parviennent à briser l'encerclement des troupes gouvernementales. Leur pertes auraient été de 1000 morts entre juin et novembre. De plus, il y aurait eu 1800 amputations réalisées pendant les 7 mois de campagne, entre l'été et la fin de l'année, dans les dispensaires des *moujahiddin*⁸². Du côté gouvernemental, nous n'avons pas de bilan mais il est fait appel à des médecins de Kaboul pour renforcer les équipes chirurgicales locales qui sont débordées⁸³.

Le bilan, favorable aux *moujahiddin*, est cependant assez équilibré, car si le gouvernement n'a pas réussi à briser la résistance, qui reste présente aux portes de la ville, l'installation de deux ceintures de sécurité, l'une à cinq kilomètres l'autre à 18 kilomètres de la ville, a diminué la capacité des *moujahiddin* à pénétrer dans la ville. En particulier, les mines largement répandues sont une gêne constante pour les déplacements (surtout de nuit). Le gouvernement peut désormais amener des journalistes étrangers de Kaboul à Hérat et, lors des obsèques du gouverneur de la province, tué par une mine le 27 octobre, Najiboullah fit le déplacement, preuve d'une relative sécurité à l'intérieur de la ville nouvelle. D'autre part, la violence de la bataille a conduit certains commandants à passer au gouvernement. Saïd Ahmad, un ancien commandant du Jamiat, qui entretenait des relations avec le gouvernement depuis 1984, se ralliant officiellement à cette occasion et devenant le principal commandant milicien.

C'est en 1988 que Khâleq Yâr est nommé gouverneur de la province (et chef de zone), il va appliquer les principes de la Réconciliation Nationale avec une intelligence que même ses ennemis lui reconnaissent et qui va mettre les *moujahiddin* en difficulté. Après les coups de l'année 1986, 1987 se présente bien pour les *moujahiddin* qui accumulent les succès. Les premiers mois sont cependant calmes dans la ville, ce qui permet au gouvernement de se féliciter d'une amélioration de la situation⁸⁴.

⁸⁰ Les cinq commandants sont Safihoullah Afzali, Hâji Abdoullah de Hauz-é Karbâz (tué lors de cette bataille), Zâher Azimi, Hâji Mohammad (également tué) et Saïd Ahmad (qui ne combattrait pas). Interview avec le commandant Azimi, 1989, Quetta.

⁸¹ Les ceintures de sécurité sont une série de postes (en pratique des containers disposés tous les 200 ou 300m), séparés par des zones minées et qui protègent la ville des infiltrations.

⁸² Entretien avec le responsable médical de la clinique de Tagao, le "Dr" Nouri (automne 1989).

⁸³ Interview avec le Dr Ashraf, passé du côté des *moudjahidines* à l'automne 1989 et ancien chirurgien de l'hôpital gouvernemental d'Hérat (automne 1989)

⁸⁴ *Afghanistan Forum*, New York, vol. XV, n°1, janv. 1987.

Début 1987, un arrivage de 40 Stingers a un effet dissuasif, particulièrement sur les bombardements à basse altitude, facilitant la logistique des *moujahiddin*. (Il ne semble pas que l'Emarat ait bénéficié auparavant de Blowpipes en nombre significatif). Les *moujahiddin* sont de nouveau en position de force et Ismael Khan peut organiser, sous la protection des Stingers, la conférence de Saghar (un village de la province de Ghor) qui réunit des commandants de tout l'Afghanistan et de tous les partis. La conférence de Saghar aura un grand retentissement, elle est un acte politique majeur de la part d'un grand commandant qui pointe les contradictions du système en place à Peshawar, même si les pressions des partis empêcheront tout renouvellement de l'opération. Le retour aux *moujahiddin* d'un chef milicien important, Abdoul Ghani Timouri, en charge de la protection de la route Hérat-Toghoundi, est également une preuve que la réversibilité des alliances ne joue pas seulement dans un sens favorable au gouvernement. A l'est, la chute du poste de Ghorian aux mains du Front Afzali permet aux *moujahiddin* de prendre définitivement le contrôle de l'ouest de la province, ce qui se révélera essentiel dans les années difficiles entre 1989 et 1991. La région entre Zindâjân et Ghorian reste bien la principale base des *moujahiddin* dans la province. Peu après la chute de Ghorian, Safihoullah Afzali est d'ailleurs tué dans une embuscade à la frontière iranienne (sur le sol iranien), deux Toyota mitraillent la voiture de Safihoullah. L'assassinat, commandité par le Khâd, a été exécuté par des bandits, nombreux sur la frontière et souvent en conflit avec Zafioullah. Il semble également y avoir eu des complicités chez des fonctionnaires iraniens corrompus. Si cet assassinat affaiblit localement la résistance à Ghorian, Ismael Khan y trouve cependant un avantage car le Front des Afzali est définitivement affaibli et le seul leader capable de lui faire concurrence au sein du Jamiat-é islami disparaît. L'ouest de la province étant bien contrôlé, Ismael Khan confie à Ghâzi Mohammad la liquidation des nombreuses milices présentes autour de Pashtoune Zargoun et d'Obeh. Ces campagnes, souvent sanglantes, ne feront qu'approfondir l'écart entre les commandants de l'Est et les hommes d'Ismael Khan. Le démantèlement des ceintures de sécurité continue (ce qui aurait coûté 200 amputations aux *moujahiddin* en 1987), alors que les Soviétiques qui ont décidé de leur retrait, probablement à l'été 1986, restent sur une position défensive. 1988 voit la confirmation des mêmes tendances. Le poste de Zindâjân tombe au printemps et les ceintures de sécurité sont démantelées à l'automne, une première partie en septembre puis une seconde le 13 octobre quand une partie des miliciens de Saïd Ahmad fait défection pour rejoindre Ismael Khan. Ce dernier profite de ces succès pour améliorer la préparation de ses troupes. Le 26 octobre 1988, il organise près de l'Hari Roud, une journée de démonstration militaire. Les exercices montrent un niveau raisonnable d'entraînement, il y a plusieurs essais de tirs anti-tanks...Plus que jamais le modèle d'Ismael Khan est celui de l'armée régulière. Ismael Khan passe un accord avec les Soviétiques pour leur permettre de se retirer sans combat⁸⁵. Dans le prolongement des accords de Genève, l'U.N.O.C.A. s'installe, en 1989, à Zindâjân et engage des discussions avec Ismael Khan qui voit sa légitimité reconnue et profitera désormais des financements internationaux.

Au moment où tout semble favorable à Ismael Khan, la politique de Khâleq Yâr⁸⁶, nommé en 1988, commence à porter ses fruits. Abandonnant la stratégie frontale

⁸⁵ Des lettres en russe et en persan sont envoyées à différents commandants appelant ces "vrais patriotes" à négocier directement. Ismael Khan, méfiant, semble avoir refusé des négociations formelles mais n'attaquera pas les troupes qui passeront sans encombre la route Hérat-Toghundi.

⁸⁶ Il est le fils de Gholam Yaya Timouri, un notable de la ville.

qui s'est révélée si décevante à Hérat, le gouverneur joue sur les milices et la manipulation des conflits entre les *moujahiddin*. Au moment du départ soviétique, les milices sont sur-armées, on note l'apparition de Kalashnikovs AK 47, jusque là destinées à l'armée régulière, de véhicules blindés, de tanks... Cette puissance de feu explique les premiers échecs des *moujahiddin*. La campagne contre le poste de Pashtoune Zargoun (hiver 1988-89), maillon faible des postes gouvernementaux dans l'est de la province et dont la prise est nécessaire pour aboutir à l'encerclement de la ville, résiste aux offensives de l'Emarat en raison de la présence de milices qui empêchent l'isolement du poste (milices de Jouma Goul Palawan, officiellement du Hezb-é islami). Tout le début de l'année 1989 est marqué par des combats entre groupes dans l'est de la province, principalement entre les groupes du Jamiat-é islami et ceux du Hezb-é islami.

Le recul des *moujahiddin* de l'Emarat est général pendant l'année 1989. Une tentative d'insurrection générale dans la ville (pour l'anniversaire du soulèvement de 1979) échoue, principalement en raison des milices, auxquelles le gouvernement donne des centaines de millions d'afghanis. La campagne d'Allaouddin Khan à Aynabak (en septembre 1989), seule base importante des *moujahiddin* sur la route Hérat-Toghoundi, n'est pas un franc succès. Allaouddin, un temps encerclé (et lui même blessé), parvient à garder le contrôle de sa base au terme de 18 jours de combats, mais l'activité des milices empêche pratiquement les opérations sur la route Toghoundi-Hérat. Au même moment, la campagne d'Ismael Khan à Shindand reste sans résultat du fait de l'opposition d'une partie des *moujahiddin* locaux. La pression sur l'ouest de la ville est telle que le centre opérationnel des *moujahiddin* est déplacé vers Zindâjân pendant l'année 1989.

La politique de Réconciliation Nationale sous l'impulsion de Khâleq Yâr connaît un succès majeur avec le ralliement de Hâji Malang. Ce dernier avait de mauvaises relations avec les commandants dépendant directement de l'Emarat et sans implantation locale, comme Ghâzi Mohammad. Les relations se tendent, au point que Aziz Agha, le frère d'Hâji Malang, accusé d'entretenir des relations avec Khâleq Yâr, manque d'être tué par les hommes de Ghâzi Mohammad, ce qui précipite son ralliement au gouvernement ainsi que celui de son frère, Hâji Malang. Le coup est dur pour les *moujahiddin* qui perdent leur base la plus importante dans l'est de la province, Taghan Koh, et le ravitaillement pour les *moujahiddin* qui venait des terres de la famille d'Agha Aziz et Hâji Malang.

Cependant, les *moujahiddin*, bien qu'en perte de vitesse, parviennent à mettre en échec la politique de Khâleq Yâr. Début 1990, lors de la cérémonie de ralliement en présence de journalistes occidentaux, Hâji Malang et son frère, Agha Aziz, sont tous deux tués alors que le gouverneur Khâleq Yâr est blessé. La campagne d'assassinat des *moujahiddin* ralliés qui a déjà coûté la vie à Saïd Ahmad, Hakim Baloutche, Agha Aziz, Zâbet Mohammad Jan culmine en 1990 avec des effets déstabilisateurs pour le gouvernement dont la protection est inefficace. Après l'attentat de Pashtoune Zargoun, Khâleq Yâr, blessé, est envoyé à Kaboul et les partisans de la manière forte, particulièrement le général Raouf Begi, imposent (contre l'avis de l'ancien gouverneur) une opération de grande envergure pour briser la résistance qu'ils estiment suffisamment affaiblie. Le lieu de la bataille est cette fois Zindâjân, principal centre des *moujahiddin* depuis 1989. De plus, après la chute de Khost, le gouvernement a besoin d'un succès militaire pour renforcer ses positions dans le nord. La chute de Zindâjân permettrait au gouvernement de porter un coup décisif aux *moujahiddin*. En effet,

Zindâjân sert de base logistique pour envoyer les armes dans plusieurs provinces (Badghis, Hérat, Ghor) et sa chute obligerait les *moujahiddin* à se replier sur Ghorian, d'où il est difficile d'attaquer la ville, en raison de la topographie (zone désertique). Le gouvernement mobilise environ 5000 hommes pour toute l'opération (milices et troupes régulières) sous la conduite du général Begi. Les hommes les plus combattifs ont été ceux de la milice de Saïd Ahmad, maintenant dirigée par son frère. Les tanks et surtout l'aviation sont utilisés pour briser la résistance des défenseurs. Il y aurait eu jusqu'à 170 raids aériens en 24h. Les *moujahiddin* décrivent les bombardements comme les plus durs qu'ils aient eus à subir de toute la guerre. Les *moujahiddin* défendent le périmètre de Zindâjân, divisé en cinq secteurs attribués à cinq commandants : Ismael Khan, Hâji Khan Baloutche (remarqué pour sa combativité à la tête d'un groupe de 60 hommes), Allaouddin Khan, Aref, Azimi, Hâji Mir Khâleq. Khwaja Zabioullah, commandant de Ghorian est chargé de la logistique. Ismael Khan fera constamment des aller-retours entre Zindâjân et Ghorian pour approvisionner les *moujahiddin* en armes, malgré les nombreuses embuscades.

L'offensive commence le 4 mai, les 10 premiers jours sont les plus difficiles pour les défenseurs qui n'ont pas d'armes anti-aériennes suffisantes et ne peuvent répondre aux tirs des tanks et de l'artillerie gouvernementale. Passé le premier choc, les *moujahiddin* s'accrochent et une bataille plus politique s'engage pendant que les combats continuent à faire rage. Alors que le gouvernement multiplie les bulletins de victoire, les boutiquiers organisent une grève dans le bazar en signe de protestation contre les combats. Assef Delawar, vice ministre de la Défense, est victime d'une tentative d'assassinat lors de son séjour à Hérat⁸⁷. La résistance des *moujahiddin* ne sera finalement pas brisée et le gouvernement perdra sur deux tableaux. D'abord parce que l'échec de l'offensive est en soi la démonstration de la force des *moujahiddin*. Plus important encore, l'offensive a permis aux *moujahiddin* de refaire leur unité autour d'Ismael Khan. La politique de Réconciliation Nationale, un temps redoutablement efficace, avait déjà subi un coup avec l'assassinat d'Hâji Malang, elle est alors définitivement discréditée. Le coup d'Etat d'avril 1992 permet enfin l'entrée des *moujahiddin* dans la ville. Un accord avec les milices locales permet une première phase de cohabitation avant qu'Ismael Khan ne les liquide un an plus tard à la suite d'une opération éclair.

⁸⁷ Un journaliste iranien, Oustad Ganjour, présent à Zindâjân dès le début des combats, tente d'alerter l'opinion iranienne mais il se heurte aux pressions du gouvernement iranien, peu soucieux de s'engager. Ce dernier a en effet décidé de garder une attitude réservée, ce qui explique que le chef du Hezbollah, Qari Yak Dast, ne participe pas aux opérations avec les autres groupes.